IIIme Année. N° 4. Avril 1912.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Revue mensuelle du Mouvement moderniste.

SOMMAIRE :

Pages.

A. D'Estienne : La logique vivante 145
A. Lagarde : Le Pape Saint-Grégoire a-t-il connu la Confession ? 149
P.-L. Couissin : Essai sur la méthode de l'Apologétique *(suite)* . 155
Variétés : Saint-Ignace de Loyola condamné par le Saint-Office et brûlé en effigie. 160
Chronique Internationale : Comment on dénonce les Modernistes. — La campagne contre le Père Semeria. — Marc Sangnier et la presse cléricale. — Les catholiques allemands contre Mgr Benigni. — Littérature antimoderniste. — Dévotions orthodoxes 163
Poignée de Nouvelles. 177
Tribune libre : Questions sur le docétisme, par M. *Salomon Reinach*. 184
Lettres a l'Éditeur : Ma polémique avec M. Battaini, par M. *P. Couissin*. — L'ancien-catholicisme et les modernistes, par M. *G.-E. Barber* 189
Bibliographie : Puglisi, Murri 192

Un an : 10 fr. - Le numéro : 1 franc.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, RUE DU VIEUX-COLLÈGE, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Revue Mensuelle du Mouvement Moderniste.

Un an : 10 fr. — Un numéro : 1 fr.

On s'abonne : Au Bureau de la Revue et dans tous les Bureaux de Poste. Pour la France : A la librairie E. Nourry, 62, rue des Ecoles, 62, Paris.

Direction et Administration :

GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège — GENÈVE

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Une longue absence de notre rédacteur en chef a retardé la publication de ce numéro.

Vient de paraître :

A. Harnack : *Storia del Dogma.*

Vol. I, 6 francs.

S'adresser à la *Casa Editrice Cultura Moderna* à Mendrisio (Suisse).

H.-CH. LÉA

Storia della Confessione auricolare e delle Indulgenze nella chiesa latina. — Vol. I in-8° de 600 pages environ (N° 3 de la Bibliothèque des Sciences Religieuses), édité par la Case Editrice « Cultura Moderna ».

Sommaire des chapitres : Cap. I. *Il cristianesimo primitivo.* — II. *Disciplina.* — III. *Penitenza pubblica.* — IV. *Riconciliazione.* — V. *Le eresie.* — VI. *Il perdono dei peccati.* — VII. *Il potere delle chiavi.* — VIII. *Confessione.* — IX. *Imposizione della confessione.* — X. *Guirisdizione.* — XI. *Casi riservati.* — XII. *Il confessionale.* — XIII. *Il sigillo confessionale.* — XIV. *L'assoluzione.*

Prix du volume : **18 francs.**

(Nos abonnés jouissent du rabais de 30 %.) S'adresser à la Casa Editrice « Cultura Moderna » Mendrisio (Suisse).

Abonnements combinés :

« *Revue Moderniste Internationale* » et « *Cultura Moderna* ».

Suisse et Italie : 13 francs ; autres pays : 15 francs.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1912. — N° 4.

LA LOGIQUE VIVANTE

On accuse les *modernistes* de n'être point logiques. Ceux qui jugent les événements d'après des schémas abstraits et ne comprennent un état d'âme qu'en le rangeant dans une catégorie dûment définie, estiment notre attitude équivoque et notre programme absurde. Comme on dégage de ses prémisses la conclusion d'un syllogisme, ils cherchent à établir, entre les différents buts de notre mouvement et les principes dont il se réclame, la continuité qui satisfasse leurs habitudes de raisonnement. En fait, ils croient découvrir, entre les aspirations modernistes et leurs origines idéales, une espèce d'antimonie, à la fois un hiatus et une contradiction. Tout fiers de leur découverte, parfaitement convaincus de leur perspicacité intellectuelle, ils finissent par hausser les épaules et par prononcer cette condamnation sans appel : « Ils manquent de logique! » Dès lors, vaguement dédaigneux et indulgents à notre folie, ils attendent le jour prochain où, les yeux dessillés, nous mettrons notre conscience d'accord avec la raison, en nous incorporant à une catégorie religieuse ou civile dont l'étiquette figure au catalogue des choses notablement reconnues et admises.

En substance, leur grief se réduit à ceci : Vous voulez, nous disent-ils, la liberté de la conscience, l'autonomie des recherches scientifiques et l'acceptation des principes dé-

mocratiques au sein d'une Eglise qui abolit la conscience, renie la science et n'admet d'autres formes de gouvernement que le régime théocratique : votre programme est absurde! Vous prétendez, d'autre part, rester d'une Eglise dont vous n'acceptez plus les postulats officiels : votre attitude est tout simplement équivoque!

Comment donc se fait-il que les modernistes s'accommodent d'une telle ligne de conduite, qu'ils puisent, dans la pensée du but, des énergies merveilleuses de régénération et de progrès et qu'ils espèrent le réaliser lui-même un jour envers et contre tout ? Comment se fait-il, en dépit des plus séduisantes invites, des œuvres organisées tout exprès pour faciliter leur exode, sans souci de leurs intérêts personnels, qu'un si grand nombre de prêtres ne se décident point à déserter l'Eglise. Avec toute leur science, ces gens-là ne seraient-ils, après tout, que des naïfs ne se rendant aucun compte des difficultés et des embûches que la vie leur prépare ? Obéissent-ils à un motif caché et ne sont-ils, en fin de compte, que des hypocrites ? Non, ces hommes nourris dans l'Eglise, et qui « en connaissent les détours », ne manquent ni de décision ni de clairvoyance! Non, certes, on ne renonce pas à une carrière largement ouverte en ce vaste monde qui vous appelle à voix de sirène, on ne sacrifie point cette liberté pour laquelle tout homme abandonnerait joyeusement la vie, et cela par simple hypocrisie! S'ils consentent au sacrifice de leurs intérêts immédiats, de leurs affections les plus sacrées, de la tranquillité de leur existence, c'est que les modernistes se sentent les instruments d'une réalité profonde qui, peu à peu, se dégagera de ses voiles, les avant-coureurs d'un peuple en marche vers une terre promise, estompée encore dans la brume, les annonciateurs d'une lumière qui jaillira des ténèbres, d'une vie triomphant des tombeaux, d'une éblouissante vérité victorieuse de l'erreur!

Leur logique, à ces hommes, n'est plus celle des froids raisonnements, des syllogismes scholastiques, des déduc-

tions aprioristiques, c'est la logique subtile, insaisissable, de la vie décevante, celle des œuvres originales de la création, des révélations soudaines et mystérieuses de l'esprit. Une logique créatrice, et, comme la vie, pleine de contradictions apparentes, ne serait pas vivante si elle pouvait être traduite tout entière par un syllogisme. Le mystère plane sur l'univers et la lutte des principes antagonistes agite les abîmes de l'être. Les choses nous effrayent par leur dualisme irréductible. Nous voyons la lumière côtoyer les ténèbres, l'esprit s'opposer à la matière, le temps à l'éternité, le sentiment à la raison, le fini à l'infini, le néant à la réalité, et toutes ces choses nous apparaissent comme le résultat de deux éléments contradictoires, comme l'aboutissant de deux principes qui s'excluent. Et toute la vie fourmille de ces contradictions mystérieuses et fécondes. Certains animaux meurent au moment où ils créent leurs survivants, et des fleurs brillantes s'élèvent parfois des fumiers; la graine s'enfonce dans la terre, pourrit et meurt avant de ressusciter, triomphante, en un arbre aux luxuriantes frondaisons. C'est cette contradiction immanente de la nature qui nous travaille nous-mêmes d'une angoisse tragique, c'est cet antagonisme de ses forces qui nous pénètre et nous fit croire jadis à une fatalité haineuse et farouche en lutte avec les immortelles espérances de l'être.

Nous n'apercevons le drame d'une existence que lorsqu'il nous est donné de soulever le voile déguisant l'occulte contradiction qui la ronge, et nous touchons à l'essence même de ce drame quand les deux éléments rivaux semblent revendiquer le même droit à la vérité et à la vie et que la solution suggérée par notre raisonnement est incapable d'en faire jaillir l'harmonie.

Nous vivons, nous qui voulons créer une réalité nouvelle dans le monde, et ce droit à l'existence nous l'affirmons par notre activité, par toute notre œuvre créatrice. Le progrès n'a-t-il pas été de tout temps, le devenir fatal de choses qui, à l'origine, paraissaient absurdes ? C'est de

cette absurdité féconde, source du progrès, que nous nous réclamons et point n'est besoin que les « sages » nous comprennent. Les sages! Ecrivirent-ils jamais une seule page définitive dans le grand livre de l'histoire ? Les raisonnables, les purs « dans lesquels il n'y a pas de fraude », les gardiens jaloux de la tradition, les défenseurs attitrés de l'autorité et de l'ordre n'ont-ils pas, par contre, été de tout temps les persécuteurs des hommes nouveaux et les ennemis de l'évolution créatrice ?

Les révélateurs d'une religion nouvelle, les prophètes et les saints, les fondateurs des empires, les titans, les héros, les pionniers du progrès, les génies et les savants, les argonautes de l'art, les évocateurs et les poètes apparaissent tous, au seuil de l'histoire, nimbés du rayonnement étrange de la folie. Ils ont enseigné des choses absurdes, comme l'amour de l'ennemi et la volupté du sacrifice; ils ont fait des découvertes inimaginables, comme le mouvement de la terre et la locomotion à vapeur; ils ont réalisé des actes impossibles, comme la cictoire des Thermopyles et le baptistère de Pise. Les plus sages furent les plus fous, et la folie de la croix apparut à saint Paul comme la sagesse suprême. Tous ces novateurs furent en contradiction avec la mentalité de leurs contemporains, avec les idées reçues par la tradition, les enseignements de leurs Eglises et le code de l'autorité officielle. Mais c'est grâce à cette contradiction et à leur folie qu'ils accomplirent leurs merveilleux exploits.

En écoutant la voix profonde de la conscience et en parcourant les enseignements de l'histoire, aucun grif ne nous paraît plus fallacieux et plus mesquin que celui de n'être point logiques. Notre logique c'est la vie, et le succès sera la conclusion de notre syllogisme. Nous voulons que le despotisme, la tyrannie, l'intolérance, le cléricalisme, le médiévalisme évacuent l'Eglise, et si c'est pour son bien et si nous le voulons fortement et opiniâtrement, cela sera envers tout et contre tous. Nous faisons œuvre historique

et non pas de la philosophie de l'histoire. Si le modernisme n'existait pas nous devrions l'inventer, et si le terrain de l'Eglise se présente, aujourd'hui, défavorable à son développement, notre tâche est d'ouvrir les sillons profonds qui permettront la semaille. Quand le laboureur n'obtient pas spontanément de la glèbe stérile la riche moisson convoitée, il la fume et la travaille. L'Eglise est le champ que Dieu nous livra pour la débarrasser de l'ivraie et des ronces qui en étouffent les fleurs et les arbres fruitiers. Nous retournerons ce terrain d'un bout à l'autre, et plus rebelle sera la matière à répondre à nos efforts, plus ardent sera notre travail et plus âpre notre volonté de vaincre. Nous répudions, nous aussi, la contradiction de l'équivoque, celle qui oppose l'action à la pensée réelle, intime. Mais la contradiction apparente qui oppose ce qui est aujourd'hui à ce qui sera demain ne nous effarouche point; cette contradiction c'est la vie et progrès.

Que les modernistes prennent conscience de la sublime mission qui leur a été confiée et qu'ils sachent vouloir, de la volonté inébranlable des dieux, cela est nécessaire. Qu'ils soient logiques aux yeux des hommes myopes, cela n'est point nécessaire. En avant et courage; l'avenir est à nous!

A. D'ESTIENNE.

LE PAPE SAINT-GRÉGOIRE A-T-IL CONNU LA CONFESSION ?[1]

L'âme est souvent purifiée de ses fautes légères dans les instants qui précèdent sa sortie de ce monde, et elle l'est par les angoisses que lui inspire la pensée de la mort

[1] Il nous a paru intéressant de donner ici les conclusions de cette remarquable étude parue dans la *Revue d'Histoire et de Littérrature religieuses*, dirigée par M. Loisy, mars-avril, 1912.

(Dialogues). D'ailleurs les péchés légers, surtout les péchés de pensée, sont effacés très facilement et très rapidement *(Pastoral)*. Les fautes graves sont remises par la pénitence, la clef de saint Pierre et, peut-être aussi, l'aumône. La clef de saint Pierre absout mécaniquement *(Lettres)*; mais elle est une faveur exceptionnelle dont, seuls, quelques privilégiés bénéficient. L'aumône n'a qu'une vertu problématique; Grégoire n'ose affirmer qu'elle préserve de l'enfer le pécheur qui a vécu jusqu'à la fin dans le désordre *(Dialogues)*. Le véritable agent de la rémission des péchés est donc la pénitence. Celle-ci, sauf lorsqu'il s'agit de fautes scandaleuses et connues de tout le monde, est laissée au gré de chacun. Sans doute l'Eglise a institué le carême pour permettre aux chrétiens de se purifier par la pénitence *(commentaire des Rois)*; mais Grégoire semble bien convaincu que les mortifications du carême ne suffisent pas.

La pénitence ne purifie la conscience que peu à peu et à la longue. Dès lors se pose une question : à quel moment les péchés sont-ils effacés par la pénitence et comment sait-on qu'ils sont remis ? Le mode le plus sûr d'informations est la révélation. C'est par cette voie que la pieuse Galla *(Dialogues)* et le pénitent de Saint-André *(Homélies)* connurent leur pardon. Toutefois la révélation est une faveur sur laquelle il ne faut pas compter. Aussi quand Gregoria veut apprendre du ciel que ses péchés sont remis, Grégoire *(Lettres)* ne lui cache pas que sa prétention est excessive.

En dehors du moyen exceptionnel de la révélation, les consolations intérieures sont un indice assez sûr du pardon obtenu; quand on les ressent, on est autorisé à se croire purifié *(commentaire des Rois)*. En l'absence des consolations on peut encore présumer le pardon quand on a accompli une longue pénitence *(Ibid.)*. La révélation, les consolations intérieures, la longueur de la pénitence constituent donc une série décroissante de témoins qui garantissent ou permettent de présumer le pardon.

Sans être remis par les œuvres de la pénitence, le péché peut être « soluble », c'est-à-dire susceptible d'être remis gracieusement au pécheur. Il acquiert cette modalité par un simple mouvement de repentir intérieur. Devenu « soluble », il est « absous » après la mort par le sacrifice de la messe. Etant abbé de Saint-André, Grégoire rendit soluble le péché d'un moine mourant en provoquant chez le coupable un sentiment de honte; il fit ensuite célébrer un trentain de messes pour le repos de son âme : au bout de trente jours le moine était sauvé *(Dialogues)*.

La pratique de la pénitence absout les péchés, le repentir les rend solubles : quel rôle reste-t-il au prêtre ? En dehors des péchés soumis à la pénitence publique, le prêtre n'intervient qu'à titre de prédicateur, de censeur ou de conseiller dans l'œuvre de la rémission des péchés. Les fidèles purifient leur conscience pendant le carême au moyen des œuvres pénitentielles, mais ils ne se confessent pas. Dans les monastères on fait pénitence, on pratique de plus la coulpe; mais la confession, entendue comme une accusation des fautes à un prêtre pour en obtenir le pardon, y est inconnue. De cet état de choses les attestations, d'ordre négatif, sont tellement nombreuses que, pour les récuser, il faut un parti pris irréductible. Qu'on lise, par exemple, l'histoire de ce moine de Saint-André dont Grégoire fait jeter le cadavre dans le fumier et pour lequel il fait ensuite célébrer un trentain de messes, on conclura inévitablement que le monastère dont Grégoire — alors simple diacre — était abbé, n'avait pas de confesseur. Ils n'en avaient pas non plus et ils n'en éprouvaient pas le besoin, ces monastères qui demandaient un prêtre pour leur dire la messe.

Grégoire qui, en dehors de la pénitence publique, n'a trouvé la confession ni inscrite dans la législation ni entrée dans les mœurs, n'a rien fait pour elle. Il n'a point dit à la pieuse Gregoria d'accuser ses fautes à un prêtre; il n'a recommandé ni aux moines *(Lettres)* ni aux époux coupables dans les rapports conjugaux *(Pastoral)* de recourir, pour la

rémission de leurs péchés, au ministère du prêtre. Il ignore la confession quand elle ne se rattache pas à la pénitence publique; à plus forte raison ignore-t-il l'absolution. Ou plutôt il connaît et recommande deux absolutions magiques, l'une qui agit sur les vivants et dont il est l'inventeur, l'autre qui agit sur les morts et dont il n'est que le vulgarisateur. Car la clef de saint Pierre et la messe sont de véritables absolutions, mais qui — sauf leur d'action — n'ont rien de commun avec la formule que le concile de Trente met dans la bouche du prêtre au confessionnal.

Outre la pénitence privée, abandonnée au bon vouloir du chrétien, Grégoire en connaît une autre qui se déroule sous les auspices de l'Eglise, que l'évêque inaugure par le rite de l'excommunication, qu'il clôt par la réconciliation : il connaît la pénitence publique. Fidèle à la doctrine que nous l'avons entendu développer, il explique que les pécheurs soumis à la pénitence publique sont purifiés de leurs souillures par les exercices de pénitence. Que fait donc l'évêque dans la cérémonie de réconciliation ? Il constate que le pécheur est réconcilié avec Dieu, et le réconcilie avec l'Eglise. Ainsi le veut la logique du système; ainsi l'entend Grégoire dont les textes — qui s'inspirent de saint Ambroise et de saint Augustin — sont formels : *Sanctae Ecclesiae catholicae reconcilientur (Ep.* XIV, 17). *Illos nos debemus... solvere quos auctorem nostrum cognoscimus per suscitantem gratiam vivificare (Hom. in Evang.* XXVI, 6). Mais les pécheurs sont d'un autre avis. De moins en moins soucieux de se livrer aux pratiques de la mortification, ils comptent de plus en plus sur la vertu magique de la liturgie. Ils demandent à l'évêque d'effacer leurs péchés par ses prières : *Ut ipse orando deleat culpas (Homélies) :* et Grégoire se plie pratiquement à ces exigences que condamne sa théologie. Nous avons constaté dans les écrits de Grégoire deux absolutions mécaniques, en réalité, il y en a une troisième, à savoir la cérémonie de la réconciliation. Et cette dernière absolution, créée par le peuple, fonctionne au

grand jour. Il ne lui reste qu'à faire régulariser sa situation. Ce sera l'œuvre du temps.

Les pécheurs qui demandent à l'évêque la pénitence publique sont parfois amenés par les prêtres chargés de la police des mœurs *(Homélies)*; d'autres fois ils viennent d'eux-mêmes conduits par le repentir que la prédication a fait naître dans leur âme. En toute hypothèse la demande de la pénitence est accompagnée d'une confession. Confession qui, dans le premier cas, est probablement un rapport du prêtre inquisiteur à l'évêque, mais qui, dans le second cas, émane du pénitent lui-même et qui, le scrupule aidant, peut fournir des détails intimes. Le commentaire du livre des Rois nous montre l'évêque induit en tentation par les aveux qu'il entend. Grégoire a pu écrire cela. N'oublions pas que Gregoria lui a révélé par lettre l'état de son âme. Ce que cette pieuse femme a fait par écrit, maintes fois des pénitents et surtout des pénitentes l'ont fait oralement. Grégoire, avons-nous dit plus haut, ignore la confession séparée de la pénitence publique; mais il la connaît comme préambule à cette pénitence. Il sait que l'évêque reçoit alors des aveux et que ces aveux sont parfois circonstanciés. Tout comme l'absolution mécanique procurée par le rite de la réconciliation, la confession intégrale — ou à peu près — existait à l'époque de Grégoire. Seulement tandis que celle-là était l'œuvre de la foule relâchée, celle-ci n'était pratiquée qu'exceptionnellement par quelques âmes inquiètes.

La confession intégrale n'eut un sens théologique que le jour où le confesseur appliqua à chaque faute une pénitence déterminée. Tant que les péchés ne furent pas tarifés, elle fut un produit maladif et rien de plus. Grégoire a-t-il connu le système des tarifs pénitentiels ? Tel texte des homélies accuse un certain souci de faire la balance entre l'expiation et la faute, de proportionner l'une à l'autre. C'est l'endroit (*In Evang.* XXVI, 6) où nous lisons que l'évêque doit, avant d'accorder le bienfait de la réconcilia-

tion, s'informer du péché commis et de la conduite du pénitent pendant le temps de l'excommunication : *Videndum est quae culpa praecessit aut quae paenitentia secuta.* Mais ceci n'est pas le tarif; c'en est seulement le germe, germe que nous rencontrons chez tous les docteurs et qui n'est pas nouveau ici. En dehors de ce passage des homélies, deux autres textes se présentent à nous, à savoir la réponse à Gregoria et l'endroit du commentaire des Rois qui nous dit que, pour être apte à effacer le péché, la pénitence doit être fixée par le prêtre proportionnellement à la culpabilité du pénitent : *Quum sacerdotis fuerit judicio imperata... confitentium actibus discussis pro modo criminis.* Cette dernière prescription résonne comme un écho des pénitentiels et semble bien supposer que le régime de la taxe a fait son apparition. En revanche la taxe est totalement inconnue à la réponse à Gregoria. Nous sommes donc en présence de deux conceptions qui s'excluent et dont l'une doit être sacrifiée. Or la réponse à Gregoria est d'une authenticité qui n'a jamais fait aucun doute. Nous sommes ainsi amenés à reculer jusqu'au VIIIe ou au IXe siècle la susdite phrase du commentaire des Rois.

Devenu pape, Grégoire ne se contente pas de recommander aux grands pécheurs la pénitence publique, il la leur impose. Il fait enfermer dans des monastères les évêques, les prêtres, les moines et les nonnes coupables. Il interne aussi quelquefois les laïcs; plus ordinairement il les condamne à une excommunication temporaire. Il veut que ceux qui ont péché publiquement soient soumis à des châtiments publics. A ses yeux la pénitence est destinée à réparer le scandale; c'est une satisfaction accordée à l'Eglise.

André LAGARDE.

ESSAI SUR LA MÉTHODE DE L'APOLOGÉTIQUE

(Suite.)

Et, tout d'abord, pour éviter, en créant une nouvelle apologétique, ou plutôt en en reprenant une ancienne, trop longtemps négligée [12], de retomber dans les mêmes fautes, cherchons, après avoir constaté la dangereuse inefficacité de la méthode extrinséciste, les raisons profondes de cette inefficacité.

Celle qui se présente la première à notre esprit est l'insuffisance intrinsèque de ces arguments. Il paraît difficile à admettre qu'un esprit droit et quelque peu philosophique puisse être convaincu de l'existence de Dieu par l'argument du premier moteur, ou de l'antiquité du dogme de la Trinité par le verset des *Trois Témoins Célestes* [13]; il n'y a pas à s'étonner qu'au XXe siècle on trouve peu de créance à une philosophie qui date du XIIIe, et à des textes d'une authenticité plus que douteuse [14], qu'enfin on n'admette

[12] G. Tyrrell, *Suis-je catholique ?* p. 120 : « Mais ce n'est point une nouvelle venue *(la philosophie de l'action)* : elle est de haut lignage, elle remonte à la tradition pré-scolarique ; ce n'est qu'une renaissance... » etc. — L'abbé Leclercq (*Essai d'apologétique expérimentale*, p. VII) va encore plus loin : « Cette méthode est seulement nouvelle à cause des formules plus rigoureuses dans lesquelles on a essayé de l'enfermer ; » ... elle « peut revendiquer sans doute le droit d'aînesse et elle se présente aux âmes avec le prestige de l'antiquité. Ne serait-ce point celle qu'a proposée et suivie l'auteur de l'*Ecclésiaste*... » etc.

[13] 1 Jean, V. 7, 8. Est-il besoin de rappeler que ce verset a été interpolé vers la fin du IVe siècle ? Crampon, dans sa Traduction de la Bible, bien conservatrice pourtant : « On ne trouve les mots mis entre crochets dans aucun manuscrit grec antérieur au XVe siècle et dans aucun manuscrit de la Vulgate, antérieur au VIIIe ». — Cf. Houtin, *Question biblique au XIXe siècle*, p. 220.

[14] On en trouve encore cependant ! Voy. par ex. le P. Maumus, *Les Modernistes, passim.*

pas volontiers des « histoires qui ne soutiendraient pas la censure des habiles critiques, ou de vains discours semblables à ceux des anciens Sophistes. » [15]).

Soit mais ce peu de valeur des arguments est-il une raison suffisante de leur inefficacité ? Pour nous, certes, qui vivons dans un temps de critique impitoyable, nous ne leur accordons guère de portée. Mais à l'époque de Pascal, à celle de Fénelon, il n'en était pas ainsi; les Richard Simon étaient rares, et Pascal, par exemple, ne semble pas avoir élevé le moindre doute sur la valeur historique de la Bible. — Cependant, et bien évidemment, il jugeait que c'était là un argument insuffisant en faveur de la Foi, puisqu'il se consumait à en chercher d'autres.

Si donc, pour des gens qui admettaient les preuves classiques de l'existence de Dieu et l'historicité des Livres Saints, cette apologétique était cependant peu convaincante, c'est qu'ils avaient d'autres motifs de la juger ainsi. Plaçons-nous nous-mêmes dans l'hypothèse que ces raisonnements soient justes, que ces textes soient incontestables;... ou plutôt qu'il me soit permis de citer un exemple personnel : J'ai connu un jeune homme, nourri dans le respect de la philosophie scolastique et qui n'avait jamais douté de l'authenticité des Evangiles, assez versé d'ailleurs — ces réserves faites — dans les questions religieuses. Catholique, il l'était, non seulement d'étiquette, mais de conviction; cependant il vivait comme s'il ne l'eût point été, non que sa vie fût irrégulière, mais elle était celle d'un honnête homme moyen; si on lui faisait quelque remarque touchant cette discordance entre ses principes et sa conduite, il reconnaissait, en le déplorant, qu'il n'était pas *logique :* il croyait ne commettre ainsi qu'une faute intellectuelle, et n'y attachait d'ailleurs qu'une importance médiocre; il se trouvait en somme dans l'état d'esprit de beaucoup de

[15] Abbé Claude Fleury, *Discours sur la Prédication*, XVI, écrit en 1688, publié à Paris en 1733.

philosophes qui, professant une doctrine ne s'estiment pas obligés d'y conformer leur vie.

Et je crois que nous touchons ici le vice radical de l'apologétique extrinséciste : à supposer qu'elle puisse convertir quelqu'un, elle ne lui donnera qu'une conviction intellectuelle, un système philosophique, [16] mais non pas ce qui est l'essentiel, ce qui est le but, ce qui est l'indispensable, l'*unum necessarium :* une Vie religieuse. Son défaut c'est que, non seulement elle ne favorise pas, ne fait pas naître, même, la Vie religieuse, mais elle l'étouffe, l'écrase sous la multitude des syllogismes et le poids des textes [17]. « Plusieurs, disait déjà au XVIIIe siècle un prêtre, l'abbé Goujet [17], plusieurs ont trop pensé... à éteindre peu à peu l'esprit de piété par la manière sèche et ennuyeuse dont ils expliquoient la vérité. » Au lieu du pain [19] de la vie spirituelle, ils nous donnent les pierres stériles et inassimilables de leurs démonstrations scolastiques; ils *ajoutent*

[16] Le Roy, *Dogme et critique :* « Le christianisme n'est point un système de philosophie spéculative, mais une source et une règle de vie, une discipline d'action morale et religieuse, bref un ensemble de moyens pratiques pour obtenir le salut. »

[17] Un autre et très grave défaut de l'apologétique extrinséciste, c'est qu'elle ne s'adresse, en droit, qu'à un petit nombre. Elle n'est accessible qu'à ceux qui ont étudié la philosophie scolastique et sont versés dans toutes les questions exégétiques et critiques. Serait-ce bien là la voie de la Religion d'amour, la voie de Celui qui a dit : « *Sinite parvulos venire ad me* » ? Seuls pourraient donc entrer dans le Royaume les érudits, ceux qui sont en mesure de discuter les preuves de l'existence de Dieu ou l'authenticité des Livres Saints, seuls, par conséquent, savent non seulement la langue latine, mais la grecque pour le Nouveau Testament, l'hébraïque pour l'Ancien ! — Mais, à propos, S. S. Pie X connaît-elle l'hébreu ? Le pape est-il versé dans la paléographie ? Et sinon il n'a donc pu vérifier les fondements historiques du catholicisme. Mais alors, c'est que sa foi a d'autre bases que la théologie ! — Il convient de noter que ces critiques portent autant et plus contre l'apologétique protestante.

[18] Abbé Goujet, *Dircours sur le renouvellement des Etudes* (Paris, 1769) XII : *Théologie scolatique.* Ce que l'abbé Goujet disait des théologiens de son temps ne s'applique-t-il pas à ceux du nôtre ?

[19] Luc, XI, 11.

quelque chose à nos connaissances, mais ce quelque chose ne s'incorpore pas à nous, ne devient pas notre chair, notre sang, notr eâme, le ressort, en un mot, de notre vie morale.

Si donc nous voulons adopter une autre méthode d'apologétique, partons de ce principe que la raison — j'entends par là la partie intellectuelle de la raison — n'est pas tout; souvenons-nous que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », que ce sont celles-là les plus fortes, et que, par conséquent c'est sur elles *directement* qu'il faut faire porter notre effort.

Or est-il chose plus propre à nous convaincre que l'observation personnelle d'un fait ? Ne pouvons-nous, pour la Religion comme pour la Science, user de la méthode expérimentale ? [20].

*
* *

Me voici donc en présence d'un incroyant dont je veux faire un catholique. Le premier point à établir, c'est le ou les motifs qui l'ont amené à quitter le catholicisme ou qui l'empêchent d'y entrer. Ces motifs peuvent, me semble-t-il, se ramener à cinq catégories qui sont, en allant des plus grossiers aux plus élevés [21] :

1° Le sujet a eu à se plaindre des procédés de tel ou tel prêtre, ou, ce qui est plus grave, comparant entre eux les

[20] G. Tyrrell, *Suis-je catholique ?* p. 27 : « Que l'expérience soit le critérium de la méthode, comme le fruit celui de l'arbre, c'est un point que je ne veux même pas discuter. »

[21] J'ai volontairement exclu de cette nomenclature l'un des motifs les plus fréquents de l'incroyance : l'indifférence en matière de religion. Parmi ces indifférents il convient d'établir une catégorie spéciale : ceux qui, n'éprouvant pas d'ailleurs grand attrait pour le Christianisme, en sont tenus à l'écart par les prescriptions morales, notamment celles concernant la pureté, qu'ils ne se soucient pas d'observer. Mais les indifférents exigent non une méthode mais un traitement spécial qu'il serait trop long d'exposer ici. Je m'en tiens à ceux des incroyants qui possèdent des motifs *positifs* de n'être pas catholiques.

principes et la vie d'un grand nombre de catholiques, se plaint de la contradiction qui s'y révèle.

2° Motifs d'ordre philosophique du type : la Raison condamne tel dogme, — tel culte, — la doctrine entière de l'Eglise.

3° Motifs d'ordre historique ou critique : les contradictions de la Bible, son peu d'authenticité, l'évolution ou déformation et la cristallisation du catholicisme catholique [27].

4° Motifs d'ordre plus proprement religieux : « Je voudrais bien croire, mais je n'ai plus la Foi. »

5° Motifs d'ordre pratique : « Je crois en Dieu, etc., je reconnais la nécessité d'une religion, mais l'orientation actuelle de l'Eglise, m'interdisant de penser qu'elle puisse jamais favoriser la vie religieuse, m'empêche en même temps d'y entrer. »

Ces cinq attitudes [23], bien évidemment on les rencontrera rarement à l'état pur : le plus souvent le même incroyant admet plusieurs de ces motifs d'incrédibilité, si j'ose ainsi m'exprimer. Mais à ces cinq ordres d'objections suffira la même réponse, formulée différemment suivant

[22] On rencontre fréquemment chez des gens d'une certaine culture le raisonnement suivant : « On me donne (dans tel ou tel ouvrage d'apologétique classique) des raisons historiques et des raisons philosophiques de croire : or les uns et les autres ne valent rien : c'est donc que le catholicisme ne vaut rien non plus, car, s'il y avait de meilleurs motifs de crédibilité, on n'aurait pas manqué de me les présenter. » Le syllogisme — bien que sophistique — ne manque pas d'une certaine apparence de justesse; aussi cette conviction, déplorable effet de l'apologétique extrinséciste, est-elle un rude obstacle à toute conversion ultérieure.

[23] Il y en a une autre, outre l'indifférence dont j'ai dit un mot plus haut (voy. note 21), mais dont il ne semble pas qu'il y ait à s'occuper : celle du sceptique. En effet on ne naît pas sceptique et l'on n'est pas sceptique par principe : on le devient après s'être vainement adressé à la Raison pour découvrir les Vérités d'ordre supérieur ; d'autre part le scepticisme est une attitude toute théorique, car on ne vit pas le scepticisme, et le sceptique aura en réalité des principes latents, immanents, déterminés en lui par la vie et se révélant par l'action. Le sceptique vrai (qui n'est pas un sceptique résigné, c'est-à-dire indifférent) est prêt pour la conversion.

les cas : 1° la Raison est impuissante à affirmer ou à nier directement la valeur de la Religion; 2° le Catholicisme n'est réductible ni à la vie de certains mauvais catholiques, qui sont d'ailleurs mauvais dans la mesure même où ils sont en opposition avec la morale chrétienne; — ni à une certaine philosophie ou une certaine exégèse; — ni, enfin, à l'Eglise officielle actuelle [24].

[24] Je ne me dissimule pas tout ce que ceci a de sec et d'incomplet, mais ce n'est là qu'une rapide ébauche, un canevas que chacun remplira suivant sa propre expérience religieuse. Pour plus de détails, voyez TYRRELL, *Lettre à un professeur d'Anthropologie.*

(A suivre.) Prof. Paul-Louis COUISSIN.

VARIÉTÉS

Saint Ignace de Loyola condamné par le Saint-Office et brûlé en effigie.

M. Sigismond Pey Ordeix, notre illustre collaborateur, a commencé à publier, dans le journal *El Motin,* de Madrid, une étude remarquable sur saint Ignace de Loyola et les premières années d'existence de la Compagnie de Jésus. Nous sommes heureux de pouvoir en donner ici les conclusions, sans attendre la fin de la publication espagnole.

On connaît au moins une trentaine de biographies de Loyola, mais les portraits qu'elles nous donnent du farouche législateur de la Compagnie de Jésus ne se ressemblent guère entre eux. Ils sont même tellement différents qu'on en pourrait faire une galerie. Du reste, les auteurs sont tous des jésuites, et aucune de ces biographies n'est une œuvre vraiment historique, basée sur des documents réels.

En rectifiant certains faits et certaines dates, M. Pey Ordeix se propose de démontrer que saint Ignace de Loyola, au lieu d'être un saint catholique, était tout simplement un juif traître aux juifs, un luthérien traître aux luthériens, un inquisiteur traître aux inquisiteurs.

Nous reviendrons sur cette histoire surprenante. Pour le moment, nous nous bornerons à constater les démêlés de saint Ignace avec le Saint-Office.

M. Pey Ordeix, qui a retrouvé la généalogie spiritualiste de Loyola, nous informe que si le grand saint était boiteux, cette infirmité ne provenait point du prétendu éclat de boulet qui l'aurait blessé tandis qu'il combattait en héros à Pampelune, en 1522, mais d'une simple cassure de la jambe, *qu'il se fit en s'échappant des cachots de l'Inquisition,* et cela à la fin de 1527 ou au commencement de 1528.

A cette époque, Loyola était membre de la Confrérie du Père Bernardin de Tovar et de la *Compagnie de Jésus,* fondée par Francisca Hernandez, l'aïeule du jésuitisme. On rencontrait le frère d'Ignace, curé jésuite, tout fourré de papelardises et de fourberies dévotes; une douzaine de moines de toutes les couleurs, franciscains surtout, quelques petits courtisans, aumôniers et laquais, une autre douzaine de courtisanes, parmi lesquelles brillait la Flamenca, dame de la cour de l'empereur, Francisca Hernandez, dont nous venons de parler, et bien d'autres qui formaient, avec les moines, les curés et les laquais, des couples très intéressants et... fort scandaleux.

L'Inquisition tenait les yeux ouverts sur cette coterie.

Déjà, en 1521, Pedro Ruiz d'Alcavaz, le précurseur du jésuitisme, avait été arrêté et poursuivi par l'Inquisition. En 1526-1527, c'est Ignace lui-même qui tombe entre les mains du Saint-Office. A la suite d'une tentative de propagande pour la Compagnie de Jésus, qu'il fit à Alcala, il fut arrêté une première fois. On le relaxa pourtant, n'ayant pu établir la preuve de ses connivences avec la confrérie

de Francisca Hernandez et considérant sa propagande comme une étourderie d'étudiant.

Sortant de prison, Ignace s'en alla à Salamanque, où il fit une deuxième tentative de prosélytisme pour la Compagnie de Jésus, et où il fut arrêté de nouveau.

Cette fois, il n'y avait plus possibilité de s'en tirer par la ruse : il se sauva. C'est alors qu'arriva l'accident qui le laissa boiteux pour le reste de ses jours. En compagnie de quelques confrères, il partit pour Paris, en cachant soigneusement son nom et sa personnalité. Le procès contre les fugitifs finit comme tous ceux de ce genre : Ignace fut condamné par contumace à être brûlé en effigie.

La *Compagnie*, pourtant, a toujours nié cette condamnation. C'est qu'en 1540 ou en 1544, lorsque Loyola était tout puissant, il avait fait disparaître son dossier des archives de l'Inquisition, s'imaginant son affaire à tout jamais enterrée.

M. Pey Ordeix va reconstituer ce procès, en même temps que cette époque de gestation du jésuitisme, se servant, à cet effet, d'autres dossiers qui subsistent encore, ceux-là, les procès de : Miona, confesseur d'Ignace à Alcala, des frères jésuites Miguel, Etienne et Diego, dont l'un était confesseur d'Ignace et qui furent tous trois ses compagnons à Alcala, de Maître Pascal, ami d'Ignace à Alcala et à Paris, et de Maître Castillo, protecteur d'Ignace, qui se sauva des cachots et habita ensuite Paris et Rome.

A ces procès, il faut ajouter ceux de la sœur et du frère de Castillo, qui furent même soumis à la question.

Tous ces documents nous donnent la preuve irrécusable de la condamnation de Loyola.

M. Pey Ordeix conclut, non sans ironie, qu'il est fort possible que saint Ignace de Loyola ait fait, — dans la deuxième partie de sa vie, et après sa mort, — tous les miracles exposés dans la bulle de canonisation, et qu'un homme qui a fait toutes ces choses est évidemment un saint. Toutefois il y a, tout au moins dans la première

partie de son existence, certains faits qui intéressent l'histoire et les historiens, et qui sont peut-être de nature à mortifier la vanité humaine et celle de la sainte « Compagnie. »

Les recherches de M. Pey Ordeix ont abouti à bien d'autres singulières révélations. Il a découvert, entre autres, que, sur l'accusation de quatorze témoins, le frère de saint François Borgia avait été condamné comme homosexuel! L'Inquisition espagnole le fit arrêter tour à tour dans la maison du père Borgia, général des jésuites, et dans celle de son frère, qui était cardinal à Rome. Nous y reviendrons.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Comment on dénonce les Modernistes. — Nous avons signalé, dans notre numéro précédent, les procédés criminels par lesquels Rome espère vaincre la résistance des Modernistes. Beaucoup de nos lecteurs se sont montrés surpris et indignés de ces révélations sensationnelles. Il n'est pas de spectacle plus navrant que celui d'une communion religieuse, appelée à une mission de fraternité, héritière d'un Evangile d'amour et rivalisant avec le dernier des apaches dans l'usage de la diffamation, du chantage, des menaces et de l'attentat. Aussi n'est-ce plus à une Eglise que nous avons à faire, mais plutôt à une association de délinquants pour qui la fin justifie tous les moyens. Il ne s'agit pas d'opposer idée à idée, conviction à conviction, effort à effort, ni d'avoir raison de l'adversaise en opposant à la sienne une vérité plus profonde ; ce n'est plus que par des manœuvres obscures, de fourbes intrigues qu'il sera désormais possible de se défendre et de vivre.

Nous allons révéler aujourd'hui une ignominieuse machination romaine dont nous venons d'être les victimes et qui trahit la profonde dégénérescence morale de ceux qui, en ce moment, gouvernent l'Eglise.

Vers la fin de l'année 1908, à la veille de la publication de cette Revue, nous reçûmes la visite d'un de nos anciens camarades d'études à l'Université pontificale de l'Apollinaire à Rome, et avec lequel nous avions gardé des relations de bonne amitié. C'est en ami, donc, que nous traitâmes le Dr P. P. qui fut, pendant quelques jours, notre compagnon et notre hôte. Quelque temps après son départ, nous fûmes informés que quelques prêtres romains, nos anciens collègues, avaient été l'objet d'un procès du Saint-Office, sur la base de renseignements provenant de certains documents qui devaient se trouver en notre possession. Ces pièces n'ayant pas été montrées aux accusés, ceux-ci n'étaient pas en mesure d'en déterminer la nature. Il paraissait ressortir de ce procès que nous avions été victimes d'une soustraction de documents. Cette conclusion, pourtant, ne laissait pas de nous paraître étonnante, car un rapide inventaire nous avait permis de constater que les originaux des documents utilisés par le Saint-Office étaient toujours entre nos mains. Or, le mystère vient de se dévoiler au cours d'un procès intenté devant le Tribunal ecclésiastique contre le Dr P. P., par un prêtre romain, son ancien collègue et ami. Le Dr P. P., sans que jusqu'alors nos rapports amicaux, mais plutôt rares, nous aient jamais autorisés à douter de son honnêteté, était inculpé de plusieurs malversations, entre autres de l'escroquerie d'une somme de 16.000 francs, de falsifications de documents, etc. L'accusateur mentionnait également la soustraction de quelques documents à notre préjudice et dont le coupable lui-même l'avait entretenu. Celui qui s'était présenté à nous comme un ami et un camarade, qui avait partagé notre table, n'était qu'un vulgaire espion, un traître infâme, envoyé par certain gras prélat, journaliste de profession et arriviste par vocation et qui espérait ainsi compromettre à nouveau quelques prêtres modernistes, ses acharnés adversaires. Notre ancien condisciple, grâce à la complicité plus ou moins consciente de la maîtresse de maison chez qui nous habitions alors, avait pu s'introduire dans notre appartement durant notre absence, s'emparer d'une lettre et en photographier plusieurs autres. Ces documents avaient été remis au monseigneur en question, accompagnés d'un rapport absolument fantaisiste sur de prétendues informations que nous lui aurions livrées. L'ignoble prêtre reçut 300 francs pour accomplir son métier de Judas. Il prétendait encore être nommé lui-

même Monseigneur « pour services rendus à l'Eglise », mais le Vicariat se refusa à recompenser ses exploits, l'affaire commençant déjà à s'ébruiter dans les milieux ecclésiastiques. Le Vicariat, d'ailleurs, n'était pour rien dans la machination ourdie par le dit gras prélat car on découvrit, en même temps, que l'intrigue de ce dernier était dirigée non seulement contre les modernistes, mais aussi contre d'autres prélats rivaux. On eut un moment l'idée de condamner le misérable mouchard, mais quelle ne fut pas la surprise des dignitaires ecclésiastiques quand, derrière ce dernier, ils retrouvèrent le corpulent monseigneur et, derrière celui-ci..., Sa Sainteté Pie X en personne ! Le traître, en effet, vient de soutenir formellement, qu'il avait été chargé d'une mission par le Saint Père et, cela, par l'intermédiaire du gros prélat et que Pie X lui-même lui avait fait remettre l'argent nécessaire à cet effet. Non seulement le pape n'a pas craint de mentir bien des fois dans des documents officiels, mais, dans sa rage anti-moderniste, il se serait donc fait le complice d'une action aussi basse et aussi lâche !

Nous reviendrons prochainement sur cette affaire scandaleuse avec de nouveaux détails et une documentation plus ample.

* * *

Au moment même où le triste sire, jadis notre ami d'ailleurs, lui aussi, achetait ainsi la conscience de notre ex-camarade, nous répondions à un illustre publiciste de Paris qui nous demandait des renseignements sur son compte, que nous nous défendions de rien lui communiquer à son endroit, en dépit de tout ce que nous avions appris au cours de nos entretiens intimes, et cela par pudeur et respect pour notre ancienne affection.

La campagne contre le père Semeria. — Le Père Arthur Colletti, professeur de philosophie au séminaire de Spolète, s'est fait le porte-voix d'une clique de réactionnaires lesquels jurèrent de « tomber » l'un après l'autre tous les ecclésiastiques qui, ayant reçu malgré eux, de la nature, une intelligence supérieure, osèrent être des savants et se sentir en communion d'idées avec l'esprit moderne. Nous avons déjà parlé d'*Un Manuel de scepticisme et d'incrédulité, le livre « Science et Foi » du Père Giovanni Semeria,* où le Père Colletti, avec une superlative in-

compétence et une non moins absolue méchanceté, avait fait dire, et cela grâce aux procédés habituels des critiques cléricales, les plus absurdes billevesées à l'illustre barnabite. Le Père Colletti a publié depuis : *La négation de Jésus-Christ dans le Sacrement* dans le livre « La Messe » du Père Giovanni Semeria barnabite », et, plus récemment, une brochure de 126 pages intitulée : « *La Sainte Ecriture attaquée par le modernisme* dans les livres du Père Giovanni Semeria barnabite ». Dans ce dernier opuscule, l'auteur donne une liste de toutes les erreurs du Père Semeria. Cette campagne n'étant que le prélude d'autres mesures plus graves et la personnalité de la victime donnant à cet événement un intérêt palpitant, qu'on nous permette de reproduire ici la liste des erreurs attribuées au Père Semeria.

« Avant de clore notre critique, dit le P. Colletti, il ne nous reste qu'à résumer les erreurs parsemées dans les livres du moderniste et que nous avons examinées avec sérénité :

« 1. L'Ecriture n'est ni toute inspirée, ni entièrement vraie : le critique, par un examen subjectif et personnel, doit déterminer les limites de l'inspiration et de l'erreur dans l'Ecriture.

2. « Il est ridicule de vouloir éliminer de l'Ecriture toute ombre d'erreur ».

3. On ne peut admettre d'accord entre la Bible et la nature.

4. Dieu, dans l'Ecriture, n'enseigne que ce qu'il veut enseigner naturellement à l'homme.

5. On ne peut pas admettre, dans l'inspiration, une action antécédente de Dieu distincte des énergies naturelles : c'est pourquoi Dieu est l'auteur de l'Ecriture comme de toute autre chose faite par l'homme, et de n'importe quel livre, même immoral et impie.

6. L'inspiration personnelle seule doit être admise ; elle consiste dans une certaine composition d'âme qui agitait les écrivains sacrés lorsqu'ils couchèrent par écrit leurs sentiments personnels : par conséquent, c'est une erreur de dire que le Saint Esprit est l'auteur principal des livres sacrés.

7. La valeur de l'Ecriture n'est pas dogmatique et absolue, mais simplement historique et relative ; c'est-à-dire qu'elle représente cette vérité religieuse ou, mieux, cet ensemble de symboles que l'humanité considérait comme vrais à un moment donné de l'histoire : elle n'est pas vraie d'une vérité divine et absolue.

parce que l'humanité évolue et les symboles tombent au fur et à mesure qu'elle s'élève en progressant.

8. Les Evangiles ne sont pas une œuvre exactement historique; à proprement parler, ils représentent le premier chapitre de la tradition (évolution) chrétienne : c'est-à-dire ce premier moment décisif de la conscience humaine qui abandonne le Christ de la réalité et de l'histoire, pour en créer, avec le sentiment, un autre qui s'éloigne infiniment du premier : le Christ de la foi, le Christ immortel, Dieu.

9. « Les véritables auteurs des Evangiles ne sont ni Mathieu, ni Marc, ni Luc, mais cette foule anonyme dans la conscience de laquelle et sur les lèvres de laquelle la matière évangélique fut élaborée au commencement ».

10. Les Evangiles canoniques ne nous donnent pas la pensée personnelle, pure de Jésus; ils sont déjà une adaptation de la pensée de Jésus aux besoins spéciaux des lecteurs. Si cette adaptation *(ou altération de la pensée de Jésus)* est une corruption, l'enseignement ecclésiastique et même l'exposition évangélique est corrompu. La loi du christianisme, c'est l'évolution ».

« C'est-à-dire, comme disait Tyrrel, qu'au delà du modernisme, il n'y a que le nihilisme. »

11. Vouloir que l'enseignement de l'Eglise corresponde à la pensée personnelle de Jésus et la reflète exactement, c'est une prétention de protestants, qui veulent éliminer du christianisme sa loi essentielle d'évolution.

12. Les Evangiles sont une histoire dans laquelle on recherche vainement cette précision et cette sûreté de renseignements auxquelles vise la critique moderne.

13. Les livres sacrés subissent les défauts et les erreurs habituels au genre littéraire correspondant, employé par les auteurs profanes de leur temps,

14. Les livres sacrés, en racontant l'histoire, disent beaucoup de choses selon la version erronée de l'opinion populaire et non selon la réalité.

15. Les Evangiles ne sont pas historiques parce qu'ils ont un but d'édification religieuse. En vertu de l'agnosticisme, la nature ne nous manifeste pas Dieu, ni l'histoire le Christ; par conséquent tout récit, qui a un but religieux, n'est pas de l'histoire pure, mais une interprétation ou transfiguration de l'histoire par œuvre de la foi.

16. Le but apologétique rend l'écrivain moins loyal et l'induit, du moins en histoire, à ne rendre la vérité qu'à moitié.

17. Le quatrième Evangile n'est pas historique, mais mystique et symbolique ; c'est une nouvelle élaboration théologique faite sur le matériel synoptique, transformé par l'idée platonique du *Logos* attribuée au Christ.

18. Les actes des apôtres suivent la méthode et la forme historiographique, en partie imaginaire et fantaisiste, de leur temps et ils ne sont ni toujours exacts, ni toujours véridiques.

19. Il n'est pas vrai que Saint Paul ait reçu l'enseignement évangélique par une révélation directe du Christ. Dans ses lettres, il emploie des méthodes rabiniques, des arguments *ad hominem* et des arrangements scripturaux. Et nous ne pouvons plus le reconnaître comme maître. Vis-à-vis du même problème, nous ne pouvons accepter la solution qu'il proposait et qui était opportune au milieu dans lequel il vivait.

20. L'Apocalypse de Saint Jean l'évangéliste exprime l'illusion parousiaque à laquelle n'ont échappé ni les apôtres ni même le Christ.

21. L'Apocalypse est une fermentation de haine contre Rome et si l'Eglise romaine n'avait pas été composée, dans sa plus grande partie, d'éléments d'origine ethnique païenne, si l'Apocalypse avait eu une plus ample diffusion, elle aurait probablement donné lieu à un attentat chrétien contre Rome.

22. L'Apocalypse est en contradiction avec les apôtres Pierre et Paul qui enseignent l'obéissance aux autorités constituées et condamnent toute tentative de rébellion ; le judaïsme, au contraire, contient un germe de haine et de rébellion contre toute autorité étrangère à Israël.

23. L'Apocalypse exprime le triomphe de la justice, mais avec les couleurs judaïques de la vengeance, sous un aspect très anthropomorphe et comme un fait imminent uni à l'illusion du prochain retour du Christ : de cette façon, elle est en contradiction avec l'histoire.

24. La vérité de l'Apocalypse est *symbolique*, c'est-à-dire *économique* : c'est un travail de fantaisie qui sert à inculquer une idée, de même qu'une nouvelle ou un roman à thèse. Nous devons rechercher dans l'Apocalypse cette idée seule — le triomphe de la justice en laissant tomber tout le reste qui n'est qu'un élément symbolique et caduc.

25. L'Apocalypse n'est pas une prophétie et toutes les interprétations prophétiques qu'on en donne ne tiennent pas debout. « Il est absurde de s'imaginer que Dieu songea, quarante siècles à l'avance, à inspirer un livre qui ne devait servir que quarante siècles plus tard ».

L'Apocalypse nous représente les faits, du temps de Saint Jean, avec une coloration historique ou prophétique ou même avec un mélange d'une et autre sorte. Son origine avec la parousie remonte à l'instant où, selon la voix étrange, Néron (l'anté-Christ) ayant survécu à sa mortelle blessure et s'étant échappé chez les Parthes, reprendrait possession du trône impérial pour livrer à l'Eglise sa dernière persécution ; celle-ci vaincue, Jésus-Christ devait commencer sur la terre son glorieux règne messianique.

26. « Les premières générations chrétiennes ont entièrement compris l'Apocalypse ». L'Eglise en a perdu la signification véritable qui fut retrouvée par les critiques modernes, notamment par Renan et qui fut *copiée* sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, par Semeria.

27. On a donc dit que l'Apocalypse était une prophétie ; or, elle ne l'est pas ; on l'a appelée la *révélation de Jésus-Christ* et elle est la description fantaisiste d'une erreur populaire. Elle ne manifeste pas les doctrines de Dieu, mais la folie des hommes. Elle est dangereuse et répréhensible parce qu'elle incite, d'une façon indirecte mais vraie, à la haine et à la rébellion. Elle est contraire à la doctrine des Saints Pierre et Paul sur l'obéissance due aux autorités publiques. C'est une *fermentation de haine* dont se dégage une seule idée : *le triomphe de la justice,* idée sacrée qui, cependant, est obscurcie et faussée par une forme *parousiaque anthropomorphe et violente.* C'est un livre qui doit être corrigé par quiconque ne veut pas tomber dans l'erreur. Heureusement, il n'a plus de valeur pour nous, parce qu'il n'est plus compréhensible que par des critiques, tels que Renan et par ceux qui les suivent. Peut-il donc être un livre inspiré ?

28. Il faut distinguer une double exégèse scripturale, l'historique et la théologique ; l'une est tellement étrangère à l'autre qu'elles ne peuvent jamais se rencontrer. « Pour l'historien, un texte c'est une pensée à reproduire dans ses proportions authentiques et très exactes ; tel n'est pas le cas du théologien ».

29. L'interprétation dogmatique donnée par le Congrès de

Trente aux passages scripturaux dont abusaient les protestants pour soutenir leurs erreurs, n'est pas rigoureusement *objective* comme on le prétend aujourd'hui ; protestants ou catholiques s'efforçaient de *plier* chaque texte au sens précis qu'ils professaient. Le sens des textes évangéliques est indépendant de l'interprétation, quoique authentique, qu'on en a donné plus tard.

30. Les apôtres ne connaissaient pas le sens véritable des Ecritures ; leurs interprétations scripturales ne sont pas authentiques et historiques ; elles ne nous donnent pas le sens primitif historique et relatif ; elles sont, au contraire, de *simples arrangements verbaux* par lesquels on interprète les paroles de l'Ecriture dans un sens qui n'est pas celui qui a été compris par le Saint Esprit.

31. « Les questions d'auteurs sont des questions de critique et simplement de critique ».

32. On ne peut pas admettre l'authenticité des Evangiles de Saint Mathieu et de Saint Jean.

33. Le Pentateuque n'est pas l'œuvre de Moïse, il dérive, au contraire, « d'une pluralité de sources contaminées par le dernier qui s'en empara ».

34. On trouve, dans la Genèse, des dérivations de mythologie païenne.

35. L'Ecriture, en disant que Dieu durcit Pharaon dans le mal. affirme qu'il lui a nié la force du bien. Si pourtant Dieu le punit, cela signifie que, « *malgré la providence divine et ses dispositions, il lui laissait encore de liberté pour le rendre responsable* ».

36. Le bûcher des livres magiques qu'on a allumé à Ephèse par la volonté de Paul (Act. XIX, 13, ss.) ne constitue pas un acte du pouvoir apostolique pour la réprobation des livres pernicieux.

37. Les âmes les plus cultivées et les personnes les plus honnêtes, peuvent se liver à la pratique du spiritisme sans cesser d'être telles. Il n'est pas encore prouvé qu'il y ait intervention d'agents préternaturels soit dans le spiritisme, soit dans la magie.

38. Le *stimulus carnis meae,* dont parle Saint Paul, est une maladie chronique, une affection de naissance.

Marc Sangnier et la Presse cléricale. — Avec une courageuse franchise, M. Marc Sangnier nous a appris au début de mars, que l'*Univers* venait d'être vendu aux royalistes.

Les affaires de l'*Univers* périclitaient, et, le cas étant désespéré, ce journal s'est vendu à l'*Action française*. L'*Univers* est un journal qui se donne comme catholique; c'est le journal ultramontain de France. Les adorateurs de Pie X écrivent dans ses colonnes et les chasseurs d'hérésie le remplissent de leur prose. Voilà que ce bon journal, chien de garde de l'orthodoxie, se vend à l'*Action française,* groupement royaliste fondé par un athée, M. Charles Maurras! Les dirigeants de l'*Action française* sont cléricaux, mais incroyants. « Il existe en France, disait un jour l'un d'eux, M. Jules Soury, toute une Eglise d'athées catholiques. » (*Libre Parole,* 31 août 1907). Mais peu importe aux théologiens : réactionnaires, ils ont tous les droits. M. l'abbé Delfour, disait il y a quelques années au chef de l'*Action française :* « Dans votre positivisme, M. Mourras, dans votre athéisme, dans votre machiavélisme politique, dans votre semi-renanisme, nous voyons surtout des exercices livresques, chers à un jeune *scholar* transcendant. L'heure de la maturité a sonné pour vous. Dites enfin que vous êtes catholiques, car vous l'êtes jusqu'au fond du cœur, vous l'êtes jusqu'aux moelles (*Croix* du 10 avril 1907). » On comprend dès lors que l'*Univers* se soit vendu à l'*Action française.* Mais ce qui est suprêmement malhonnête, de la part de M. François Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers,* c'est d'avoir voulu cacher à ses lecteurs cette transformation.

Le mensonge a été démasqué par M. Marc Sangnier, et nous l'en félicitons. Grâce à lui, on sait maintenant que l'*Univers* n'est pas un journal catholique, mais qu'il est l'organe d'une coterie de royalistes athées et hypocritement cléricaux.

Naturellement les révélations de M. Marc Sangnier ont provoqué dans la presse réactionnaire, une bordée d'injures et de grossièretés. Les politiciens de droite ont juré la perte de M. Marc Sangnier. Ils sont décidés à tout, à la calomnie, à la trahison, à l'achat des consciences, pour obtenir de Rome la condamnation de la *Démocratie,* journal de M. Marc Sangnier.

Celui-ci a vigoureusement dénoncé le complot; il a montré les mœurs scandaleuses de la presse cléricale. « La petite poignée de nos adversaires irréductibles, dit-il, essaie de traiter l'Eglise en pays conquis. Elle ne s'attaque pas d'ailleurs à nous seul; mais rien n'est à l'abri de ses critiques et de ses violences. » (*Démocratie,* 30 mars 1912). En effet, tous les hommes modérés sont en

butte à ses injures. D'ailleurs ces réactionnaires, au lieu de combattre à visage découvert, font hypocritement des procès de tendance à M. Marc Sangnier. « Ainsi, dit-il, ils espèrent arriver à semer la défiance autour de moi, à faire suspecter mes intentions les plus claires, à embrouiller les situations les plus nettes et, finalement, à arrêter mon action. » *(Ibid).*

Il faudrait citer tout l'article de M. Marc Sangnier. Nous ne pouvons qu'applaudir à son acte de sincérité et de courage. Il est à présumer qu'il lui coûtera cher. Ses ennemis, chercheront plus que jamais à le perdre. Comme on le lui écrivait récemment, il a une confiance trop mystique en la Providence.

Souhaitons que M. Marc Sangnier comprenne enfin qu'il est nécessaire de combattre énergiquement les cléricaux, et qu'il se libère définitivement de la tutelle où le tiennent les gens du Vatican. *p. c.*

Les catholiques allemands contre Mgr Benigni. — La *Postzeitung* d'Augsbourg vient de publier un long article dans lequel l'auteur attaque très vivement Mgr Benigni et sa *Correspondance de Rome*. L'écrivain déclare qu'il est grand temps de dévoiler toute cette clique internationale connue sous le nom de *catholique-catholique* et qui possède à Rome un véritable état-major dont le chef serait Mgr Benigni et son aide de camp un certain Brunner. La *Postzeitung*, après avoir rappelé le désaveu infligé à la *Correspondance de Rome* par le Cardinal Merry del Val et par le Nonce de Munich, Mgr Frühwirth, parle de son influence en Pologne. Mgr Benigni, en effet, se serait servi d'un certain journal polonais, le *Mysl Katolicka*, qui se publie à Czenstochau, pour y faire paraître une correspondance romaine dans laquelle le Nonce de Munich, qui avait blâmé la *Correspondance de Rome*, est vivement attaqué et où l'ancien général des Dominicains, qui avait pris parti en faveur des catholiques allemands, est accusé d'avoir rabaissé l'Eglise. Cette correspondance, parue dans un journal polonais, était destinée à être reproduite par la *Correspondance de Rome*, comme provenant de l'étranger.

La *Postzeitung* parle aussi d'une façon très détaillée des relations interlopes que Mgr Benigni aurait eues avec le gouvernement russe. Elle prétend que si Mgr de Ropp, évêque de Vilna,

fut destitué par le gouvernement moscovite, ce fut grâce à Mgr Benigni qui aurait même donné au gouvernement russe des conseils au sujet du diocèse de Chelm qu'on voulait détacher de la Pologne. « Faites, aurait-il écrit, et le fait accompli, adressez-vous à moi ». A ce moment, Mgr Benigni était encore sous-secrétaire aux affaires ecclésiastiques extraordinaires, d'où il est parti ayant obtenu une véritable sinécure.

La *Postzeitung* en arrive à dire que Mgr Benigni pourrait bien se trouver tout sinplement au service de la franc-maçonnerie. L'attitude de ce prélat est si équivoque et son action si néfaste, que beaucoup se demandent si, sous le couvert de la plus intransigeante orthodoxie, il ne s'efforcerait pas de tout son pouvoir à la débâcle définitive de l'Eglise.

La même *Correspondance de Rome* se plaît à reproduire, dans la *Kreuzzeitung*, deux articles qui contiennent une vive protestation des catholiques allemands contre les empiètements et les abus de la curie romaine : « Il est temps, dit l'auteur de ces articles, que les personnalités dirigeantes de Rome, et avant tout le Pape lui-même, prêtent finalement l'oreille à ceux qui sont appelés à juger le catholicisme allemand..... La parole de l'évêque ne se fait plus entendre ; seule, la parole du Pape et de ses conseillers irresponsables a de la valeur. Le Cardinal Fischer, surtout, est loin d'avoir gardé le crédit dont il a pu jouir autrefois. Il en est de même de Frühwirth, nonce de Munich, et de tous ceux qui défendirent l'Allemagne catholique contre des accusations injustes..... Une crise religieuse est dans l'air..... Le catholicisme allemand, sous le traitement qui lui est infligé par la Curie romaine, subit une pression par trop forte et à laquelle il n'est peut-être pas à même de résister. On réclame de lui des choses surhumaines, pour ne pas dire inhumaines..... »

Littérature antimoderniste. — La littérature moderniste compte déjà plusieurs écrivains illustres en Italie et en Allemagne. Le succès de *Jesse und Maria* a dû troubler, sans doute, le sommeil du vieux prélat de Spire, Mgr Joseph Bischoff, qui vient de faire paraître, sous le pseudonyme de K. von Bolanden, un roman antimoderniste intitulé . *Das Kind von Béthléem. Ein gottesgericht.* (L'enfant de Bethléem. Un jugement divin).

En voici l'intrigue : Un riche châtelain est sur le point d'épouser la plus belle fille de l'Allemagne, à la fois ingénue et pieuse. Quelques amis de l'époux, athées et vauriens, décident d'empêcher son mariage en lui donnant à lire un livre qui nie la divinité de Jésus. Cette lecture, en effet, trouble profondément l'âme du châtelain ; il n'a plus le courage d'entrer dans une famille aussi religieuse que celle de la jeune fille aimée. Le grand-père de cette dernière réussit, cependant, à le faire rentrer dans le droit chemin après l'avoir persuadé que le désastre de Messine ne fut autre chose qu'une punition de l'enfant Jésus offensé par les francs-maçons de cette ville. L'époux retrouve alors sa foi et sa bien-aimée.

Tout cela est idiot, mais pour défendre une thèse aussi grotesque, quelles autres idées pouvaient être secrétées par la cervelle de l'orthodoxe prélat ?

L'auteur ne nous étonne donc pas quand il veut prouver dans son roman que tout ce qui est immoral, hypocrite, impie, grossier, diabolique est, par sa nature même, moderniste. Modernistes aussi sont les amis du châtelain et, tout naturellement encore, les blasphémateurs de Messine.

« Les modernistes — affirme sans rire l'auteur — sont en train d'accomplir un terrible crime contre notre patrie allemande. Ils veulent supprimer non seulement la foi au divin Sauveur du monde et à ses doctrines, mais aussi toute religion dans les écoles populaires. Ceux de Messine ont insulté l'enfant de Bethléem, les modernistes allemands provoquent une punition divine pour toute notre patrie en faisant pénétrer, dans l'école populaire, leur négation de Dieu et leur haine de Jésus et en élevant la jeunesse dans un pareil satanisme ! »

Ce passage permet à nos lecteurs de se faire une idée de ce qu'une littérature antimoderniste peu contenir de superlatives sottises et de mensonges éhontés.

Ce roman mérite donc amplement les approbations ecclésiastiques dont il se vante, les félicitations du pape et la reconnaissance des ultramontains.

Et ne le jugeons pas au point de vue de l'art : La pitié, a dit J. de Maistre, étant un des sentiments qui honorent l'homme !

Dévotions orthodoxes. — Dès son élévation au Pontificat, Pie X proclama la « restauration de toutes les choses

dans le Christ » comme le programme de toute son activité religieuse.

En fait, il comprenait le « Christ » d'une manière bien singulière. Supprimer toute aspiration à l'autonomie de la conscience, toute liberté dans les recherches scientifiques, toute indépendance dans le domaine social et politique, voici ce que Pie X entendait pour la « restauration dans le Christ ». La tyrannie spirituelle, la domination théocratique, la restauration du pouvoir temporel, voilà les préoccupations « chrétiennes » d'un Pape qu'on avait cru « religieux » et qui se révéla, tout à coup, un « politicien » de la pire espèce.

Or, le prêtre qui ne peut ni ne doit avoir aucune liberté vis-à-vis du Saint-Siège en a, par contre, beaucoup, même au sein de l'Eglise, dans le domaine de la morale orthodoxe, de l'exploitation pieuse, de la superstition rémunératrice.

Ainsi, tandis que des personnalités éminentes par leur science et leur bonté sont en butte à des persécutions déloyales, à des condamnations arbitraires, « les vendeurs du temple », les inventeurs des dévotions nouvelles, exercent leur ignoble métier, « avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique » et sans que le Saint-Siège trouve rien à « restaurer » !

Nous publions, ici, à titre documentaire et tel quel, un bulletin paroissial mensuel, dûment approuvé, où le marchandage le plus honteux s'allie à la sottise la plus bouffonne :

LE MESSAGER DE NOTRE-DAME DE BREBIÈRES
paraissant le premier samedi du mois, sous la direction de M. l'abbé Godin, curé-doyen d'Albert (Pas-de-Calais), avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique. 29e année, 4e livraison.

Samedi 6 avril 1912.

AVIS DIVERS

A l'*Offrandier* de l'Eglise, on trouve, avec le *Messager*, le Mois de Marie de Notre-Dame de Brebières, 1 fr. ; le « papier à lettre de Notre-Dame de Brebières » ; le « Sachet de la Sainte-Face, 0 fr. 15 » ; « Les Petits Chaussons de Notre-Dame », 1 fr.

Le tout se vend au profit de Notre-Dame.

LA NEUVAINE ET LES ÉPIS DE SAINT JOSEPH

La Gerbe d'Épis : 50 fr. — Épi de saint Joseph : 5 fr.

C'est avec un grand bonheur que je vous adresse, sous ce pli, un modeste bon de poste de cinq francs, vous priant d'offrir en mon nom un *Épi* à saint Joseph, lui recommandant mes intérêts spirituels. X.

LE TICKET DE NOTRE-DAME

Ticket de 1re classe : 100 fr. — Ticket de 2e classe : 50 fr.
Ticket de 3e classe : 10 fr.

« Je vous envoie de suite mon ticket ; le ticket de Notre-Dame m'ouvrira bien des portes... qu'il m'ouvre d'abord son cœur et tout sera gagné pour le temps et pour l'éternité.

« J'aurais bien voulu vous envoyer un ticket de 1re classe, mais je suis du monde qui a bien de la peine à voyager en troisième classe ». X.

LE PORCHE DE LA BASILIQUE

Restent à donner :

Colonnes à 300 fr. — Les marches du perron : 100 fr.
Les réverbères de la grille : 100 fr.

Un Admirateur de la Basilique.

LA LOGGIA DE NOTRE-DAME

(Offrandes diverses).

TAPIS DES VIOLETTES DE NOTRE-DAME

Bouquet de violettes doubles : 100 fr.
Bouquet de violettes : 50 fr. — Violettes : 10 fr.
Boutons de violettes : 5 fr.

LA MESSE CHANTÉE ET LE SALUT DU SAMEDI

Une messe chantée : 5 fr. — Un salut : 5 fr.

LAMPES A NOTRE-DAME

Pour une neuvaine : 5 fr. — Pour un mois : 10 fr.

SOUSCRIPTIONS A 20 FRANCS

« Les *inscriptions d'un nom* de mort ou de vivant, dans les chapelles de saint Joseph et de saint Michel, du curé d'Ars et de sainte Philomène, de saint François et de saint Dominique, coûtent **20 fr.** ».

LE LOUIS DE NOTRE-DAME

20 francs.

Nos Ave Maria : 10 fr.

L'HORLOGE DE NOTRE-DAME DE BREBIÈRES

L'heure : 100 fr. — La demi-heure : 50 fr.

Le quart-d'heure : 25 francs. — La minute : 5 francs.

BOUQUET DE LIS ET DE ROSES

« Pour être lis de Notre-Dame ou lui offrir une rose, il faut faire une offrande de cinquante francs. »

POIGNÉE DE NOUVELLES

— Le Père Janvier, l'orateur actuel de Notre-Dame, a traité, dans sa cinquième conférence, de l'attitude de l'Eglise vis-à-vis des hérétiques. Il a revendiqué, pour elle, non seulement le droit de punir l'hérétique de peines spirituelles, mais encore celui de faire appel au bras séculier pour les peines temporelles. Cette assertion, dit-il, est fondée sur la pratique, puis sur l'enseignement positif de l'Eglise. Rien dans l'Evangile, ni dans la tradition, ni dans le droit moderne n'irait à l'encontre de cette doctrine.

Le Père Janvier interprète sans doute l'opinion de Pie X et de son entourage, mais cette scandaleuse affirmation provoquera la révolte de tous les esprits modernes et va fournir aux adversaires de l'Eglise la plus puissante des armes.

— Les moines rentrent; les brebis égarées reviennent au pâturage de leur jeunesse. Le père Macarius a fait sa soumission; le carme Ange Bistetti qui avait, en 1905, jeté le froc aux orties, réintègre son Ordre. On dit que le père Rose, ancien dominicain et professeur à l'Université de Fribourg, soit rentré au bercail, mais cette dernière nouvelle n'est pas encore confirmée.

— Répondant à un article du *Temps* qui accusait l'archevêque de Cambrai d'avoir fait un acte « anti-républicain » en interdisant à l'abbé Lemire de se représenter aux élections politiques, la *Croix,* du 6 mars, affirmait que le député d'Hazebrouck avait été « frappé pour des motifs d'ordre religieux ». L'abbé Lemire demanda, par lettre recommandée, à la *Croix* de publier la déclaration suivante :

« A cette allégation, j'oppose le démenti le plus formel. Il ne m'a jamais été régulièrement notifié ni avertissement ni mesure disciplinaire quelconques ».

La *Semaine religieuse de Cambrai* avait, il est vrai, publié un communiqué officiel dont voici la teneur : « M. l'abbé Lemire a été prévenu le 7 juillet dernier, par voie hiérarchique, que Monseigneur l'archevêque coadjutaire, usant des pouvoirs que lui donnent les lois de l'Eglise sur les prêtres du diocèse qui briguent les fonctions publiques, lui interdisait à l'avenir toute candidature élective de quelque nature que ce soit, et cela en vue du bien spirituel des âmes à lui confiées ».

Comme on le voit, les « motifs d'ordre religieux » dont parle la *Croix* sont encore un pieux mensonge de cette dernière.

— Le *Cri des Flandres,* le journal qui soutient l'abbé Lemire, vient de répondre, en date du 20 avril, à une note de l'archevêché de Cambrai, parue dans la *Semaine religieuse,* et qui le mettait à l'interdit. Il déclare que, par respect pour l'autorité épiscopale, il ne veut pas discuter le bien-fondé de la mesure d'interdit dont il est frappé. Cependant, il s'étonne que la collaboration d'un prêtre à un journal exclusivement politique soit considérée comme une insoumission aux directions religieuses et il ajoute : « Républicains démocrates, usant de notre droit et de notre liberté, nous défendons avec notre journal, nos idées républicaines et démocratiques. Si ce sont ces idées qu'on nous reproche, qu'on le dise nettement ».

Le journal se plaint enfin d'avoir été l'objet d'une mesure exceptionnelle et traité par l'autorité épiscopale en « paria du journalisme ».

— L'abbé Jules Claraz, ex-vicaire de St-Germain-L'Auxerrois et auteur du beau livre *Le mariage des prêtres,* apprécié naguère

ici même, vient de répondre à plusieurs catholiques qui lui auraient demandé pourquoi il ne s'était pas soumis à la condamnation épiscopale en faisant paraître une profession de foi dont nous extrayons les lignes suivantes :

« J'ai refusé de me soumettre à l'Eglise, non seulement parce que ma condamnation est injuste, mais surtout et avant tout, parce que, depuis quelque temps, j'étais convaincu de la fausseté des dogmes du catholicisme. » L'abbé Claraz ne veut pas qu'on confonde le catholicisme avec le christianisme. « Le christianisme, dit-il, est la morale évangélique ; le catholicisme est la politique de l'Eglise et des papes, établie sur les ruines de l'Empire romain d'après le modèle du despotisme supersticieux et dissimulé des princes d'Israël, politique en opposition directe avec l'esprit et les conséquences sociales du principe chrétien ».

Après avoir esquissé dans ses grandes lignes la décadence du catholicisme, il conclut de la sorte : « Les peuples, sur la foi de leur propre expérience du vrai, l'ont abandonnée (la papauté) avec le mépris que mérite l'erreur obstinée. Ils l'ont abandonnée parce qu'elle aboutit à la *cadavérisation* du genre humain. Parmi les prêtres, combien de nobles âmes, de cœurs chauds et généreux qui ne demanderaient qu'à sortir de ce sépulcre blanchi, pour faire le bien. Ils n'osent. La voie ne leur paraît pas sûre ; le but échappe à leur vue affaiblie par les ténèbres de l'éducation du séminaire. Ils se troublent, ils ne comprennent plus l'autorité, du moment où le chef corporel de Rome disparaît à leurs regards. Par dessus tout, des vœux surpris à leur inexpérience les enchaînent au pied des autels où ils prient ; ils en voient la nullité, mais ils n'osent affronter les préjugés du monde et les difficultés d'une nouvelle carrière ».

— La *Correspondance de Rome* vient de verser, dans un article récent, des larmes de crocodile sur la situation religieuse actuelle de la France. Il paraît que rien ne va plus et que le catholicisme romain — lisez : ultramontain — perd du terrain dans tous les domaines : politique, économique, social et religieux. Il serait même trop tard pour « espérer sérieusement éviter la tempête ». « Notre ciel, dit la commère romaine, est déjà trop chargé de grêle et d'éclairs pour qu'on puisse espérer voir les nuages se dissiper ».

Son compère, l'*Univers,* de Paris, n'est pas moins pessimiste. Il accuse la *Démocratie,* qui lui fait d'ailleurs une heureuse concurrence, de continuer l'esprit et les méthodes du *Sillon ;* il s'en prend à M. de Narfon dont le catholicisme libéral lui paraît plus dangereux que la révolte moderniste ; à Monseigneur Duchesne, dont la soumission a été fort équivoque ; à l'abbé Lemire qui ne se décide pas encore à donner sa démission de député et, enfin, à M. Denys Cochin qui a été s'inscrire sur le registre de deuil à la mort de M. Henri Brisson !

— L'abbé Claraz vient de publier une brochure, extrêmement intéressante, sur le « Droit de massacrer les hérétiques. Réponse au P. Janvier O. P. Conférencier de Notre-Dame[1] ».

L'auteur, avec une érudition remarquable et une logique impitoyable, prouve :

1° Que le massacre des hérétiques est condamné par le Droit naturel ;

2° Qu'en ordonnant le massacre des hérétiques, l'Eglise a causé le plus grand mal à l'humanité, parce que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements.

— Les députés espagnols Azcarate et Melquiades Alvarez viennent de fonder un nouveau parti républicain, dont le programme est nettement anticlérical. Ils réclament, entre autres, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la sécularisation des cimetières et la création d'écoles neutres.

— Le modernisme travaille l'islamisme non moins que le catholicisme. Les enseignements du Prophète nécessitent, aux yeux de nombreux musulmans, une révision radicale en vue d'une adaption convenable aux exigences des temps nouveaux. On affirme que ce mouvement moderniste est en train de gagner la plus grande partie des musulmans. Dans les Indes, le plus éminent de ses représentants est Sayad Ahmad Khan, fondateur de l'école anglo-musulmane de Aligarth laquelle constitue le principal foyer des idées nouvelles. La diffusion de l'islamisme dans les Indes s'accentue d'ailleurs de plus en plus. En 1871, l'on comptait au Bengale 16.500.000 musulmans et 17.000.000 d'Hindous et, en 1901, 19.500.000 musulmans et 14.000.000 d'Hindous.

— Un mouvement analogue de révision moderniste paraît se dessiner aussi au sein du judaïsme. M. Felice Momigliano vient de proposer, dans le *Vessillo israelitico*, une réforme importante du culte juif. Il fait ressortir le danger que court ce dernier en asservissant la nationalité à la religion et en s'inspirant des traditions rabbiniques qui sont aujourd'hui complètement dépassées par la conscience moderne. Il insiste particulièrement sur la suppression des formules de haine et de menace contre les infidèles et les prétendus adversaires du judaïsme et qui émaillent les livres de prières.

— Le père Alexis Lepicier, professeur au Collège de « Propaganda fide », à Rome, vient de découvrir, dans son dernier ouvrage : *Le lis d'Israël*, que la céleste place, laissée vacante par Lucifer depuis sa terrible chute dans les abîmes infernaux, est actuellement occupée par St Joseph, époux de la Vierge Marie. Craignant sans doute que le catholicisme souffrît d'une pénurie de

[1] Chez Emile Nourry, 62, rue des Ecoles, Paris. Prix : 1 franc.

dévotions, le même auteur en propose une nouvelle : la vénération de l'*enfant* saint-Joseph ! On s'était habitué à voir en ce dernier un barbon vénérable, il nous faudra, désormais, l'emmailloter dans une crèche ! il sera gentil à croquer !

Il va de soi que de pareilles inepties s'impriment et se propagent avec force permissions et encouragements des autorités ecclésiastiques. Parbleu ! ce n'est pas du Modernisme que tout cela !

— Le bureau de Milan de la « Juta » ayant été supprimé par le gouvernement italien, on vient de fonder à Rome une nouvelle agence d'informations télégraphiques destinée à la remplacer. Il s'agit de l'« Agence Internationale Roma ». La manière avec laquelle la *Correspondance de Rome* présente et recommande la nouvelle entreprise, qui est évidemment anonyme, ne laisse aucun doute sur son origine « bénignienne ». Son information sera sans doute riche et intéressante sinon exacte et objective, car son principal inspirateur possède d'innombrables fiches très documentées sur les gens du Vatican et les principaux personnages de l'Eglise. Il ne manque pas, du reste, de s'en servir en manière de chantage. D'après l'*Italie,* il aurait répondu de la sorte à son supérieur hiérarchique : « Vous croyez me faire sauter. Je n'en resterai pas moins.... ou bien vous sauterez avec moi ! »

— Le courant intransigeant et papal tend à se séparer toujours davantage du courant modernisant avec lequel il avait été plus ou moins mêlé. Ainsi, à Milan, il est question de fonder un nouveau journal catholique qui suivrait les directions pontificales non seulement sur le terrain religieux, mais aussi dans le domaine politique et social. Ce journal, dont le nom serait *Il Labaro,* surgirait en opposition à l'actuelle *Union* dont le catholicisme ne paraît point offrir des garanties suffisantes d'orthodoxie.

— Le 24 avril, l'hon. Murri a célébré à Rome son mariage avec Mlle Lund. Nous unissons nos plus vifs souhaits de bonheur à ceux qui lui sont parvenus de toutes parts. L'hon. Murri partira en juin pour l'Amérique où il fera une tournée de conférences durant les mois de juillet, août et septembre. Après un court séjour en Norvège, dans la famille de sa femme, il reviendra présider le Congrès anticlérical qui devait se tenir au mois d'avril mais qui a été renvoyé afin de préparer le public par une propagande opportune. Le député moderniste a déjà annoncé à son entourage qu'il s'occuperait très activement du mouvement.

— Un curé de langue anglaise nous écrit :

« Soyons donc justes, nous autres modernistes, envers Pie X, car n'a-t-il pas puissamment aidé notre cause ? Autrefois, les méchants théologiens faisaient défense aux fidèles de s'approcher de la Sainte Table s'ils étaient épris du péché véniel. Pourquoi ? Assurément par respect pour l'Eucharistie. Maintenant, à la remor-

que du Saint Père, nous prêchons tous la communion fréquente, la communion journalière et, en fait, la communion quotidienne devient de plus en plus la mode dans les paroisses comme il faut et les braves gens qui, autrefois, tout en tremblant, s'approchaient de l'autel quatre fois par an après une longue préparation, y vont tous les jours sans préparation aucune. La communion devient de plus en plus affaire de routine ; on communie comme on prend l'eau bénite, c'est-à-dire sans y penser. Pour les Jansénistes, tout cela est triste, mais nous autres modernistes n'avons qu'à nous en réjouir car, grâce à Pie X, la croyance à la Transubstantiation est en train de s'évanouir.

Ce n'est pas là notre seule matière de reconnaissance. On racontait sur Pie X que la nuit, après avoir trop bien soupé le soir avant, il avait quelquefois le malheur de voir des revenants. le spectre de la Vierge Marie, etc. Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'il a eu raison de supprimer la Fête-Dieu, cette absurde célébration qui tire son origine de la « vision » d'une hallucinée flamande du XIIIe siècle. Espérons qu'il saura aller encore plus loin sur cette voie et osera supprimer la nouvelle fête de l'« Apparition » de la Vierge à Bernadette Soubirous. »

— Le 25 mars est mort M. Arthur Wollaston Hutton, dont la vie religieuse, assez compliquée, est fort intéressante. Né dans l'Eglise anglicane, il a succédé son père dans le ministère, s'est converti au catholicisme pour replonger dans l'incrédulité d'où il est ressorti pour rentrer dans l'Eglise de sa naissance, où il est mort, curé d'une des églises les plus importantes de la capitale. Homme très doué, il fut l'auteur de toute une série de livres (théologie, biographies, etc.) et, pendant quelques années, l'ami intime de Newman.

— La *Semaine religieuse de Châlons* (mars 1912, p. 141-142) publie la note suivante :

« Sous la signature : « Un prêtre du diocèse de Châlons », la *Revue moderniste internationale* publie un article qui, après avoir mis en cause NN. SS. Penon, Turinaz, Amette, Monestès, l'*Univers*, la *Croix*, l'*Autorité* et l'*Action Française*, s'en prend à la dernière instruction pastorale de Mgr notre évêque.

Nous n'en parlerons que pour repousser l'injure faite à nos confrères. Aucun d'eux, nous en sommes convaincus, n'a signé cet article. Nous connaissons trop la pureté de leur foi et leur obéissance à l'Eglise pour les croire capables d'écrire, au mépris des prescriptions canoniques, dans la *Revue moderniste* et de professer les idées sociales dont l'auteur de l'article est pénétré. »

Nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur de la lettre, dont parle la pudibonde *Semaine*, est un prêtre en chair et en os et qui nous est parfaitement connu. Loin de faire injure au clergé du diocèse de Châlons, notre publication prouve que tous ses membres ne sont pas des moutons.

— Par une lettre datée du 15 avril 1912 et adressée au jésuite père Monetti, auteur de l'ouvrage sur la « Question romaine et les laïcs italiens », dont nous avons déjà parlé, le cardinal Merry del Val loue, au nom de Pie X, l'auteur de cet opuscule qui « a su si bien traiter l'important sujet ».

Comme on le voit, le Vatican s'obstine toujours de la stérile et grotesque illusion de reprendre Rome.

— La nomination de Mgr Caron, évêque de Ceneda (Vénétie) à archevêque de Gênes, a produit une profonde et pénible impression dans les milieux ecclésiastiques. On remarque que le nouveau chef d'une des plus importantes diocèses d'Italie est un réactionnaire farouche et qui ne doute de rien. On ajoute que Pie X ne choisit ses lieutenants que parmi les prélats de l'Italie septentrionale et, en particulier, de la Vénétie et de la Lombardie. Il avait déjà doué le diocèse de Chiavari d'un autre prélat lombard et intransigeant, Mgr Gamberoni.

Ajoutons que les prélats lombards se sont heurté, dans l'Italie méridionale, à une résistance ecclésiastque dont ils n'ont pas pu avoir raison. Le cardinal Lualdi, de Palerme, peut raconter beaucoup de choses à Pie X sur ce chapitre ! Et toi, Caron... *demonio, dagli occhi di bragia ?*

— Le Congrès anticlérical qui devait avoir lieu à Rome, le 12 avril, sous la présidence de l'hon. Murri, a été renvoyé à la fin de cette année afin de provoquer auparavant une large agitation dans toute l'Italie en faveur du programme de politique religieuse nettement anticléricale.

— Une crise profonde travaille, en ce moment, le « parti catholique suisse ». Les délégués, réunis à Lucerne au mois d'avril, ont décidé, par 158 voix contre 39, de lui enlever son étiquette confessionnelle en transformant le « parti *catholique* » en « parti *conservateur populaire* ». Parmi les fauteurs de cette transformation, se fit remarquer le chanoine Meyenberg, de Lucerne, un des ecclésiastiques les plus éminents de la Suisse. Les intransigeants, après leur défaite, ont manifesté l'intention de donner leurs démissions. Les feuilles cléricales voient, dans ces événements, l'influence du courant « bachémite » ou modernisant de Cologne.

— M. Loisy terminera son cours au Collège de France samedi 11 avril et partira immédiatement après passer ses vacances dans sa maison de Ceffonds (Haute-Marne). Il ne rentrera à Paris qu'au mois de novembre.

TRIBUNE LIBRE

Questions sur le docétisme.

Monsieur le Directeur,

Comme la *Revue moderniste* compte, parmi ses lecteurs, des théologiens éminents, permettez-moi de leur adresser, par votre entremise, quelques questions concernant le docétisme, hérésie dont je ne parviens pas à comprendre l'origine en consultant les auteurs modernes qui en ont traité.

L'opinion courante a été admirablement résumée par M. Loisy (*A propos d'histoire des religions,* p. 315) : « Plusieurs trouvaient que les faits évangéliques déshonoraient la manifestation terrestre [de Jésus], si on ne les regardait pas comme de pures apparences; ainsi Jésus avait paru subir la mort, mais il ne l'avait pas réellement endurée. Cet *apparentisme,* ou, pour employer le terme traditionnel, ce *docétisme* n'infirme pas l'historicité des faits évangéliques; il la suppose et l'admet; on peut dire seulement qu'il l'escamote au profit d'une théologie abstraite. »

Ainsi le docétisme serait né d'un scrupule de la christologie, d'une conception étroite du mystère de l'incarnation. Ceux qui étaient profondément convaincus de la nature divine de Jésus répugnaient à admettre, comme une réalité humaine et tangible, sa nature terrestre; son incarnation était, à leurs yeux, une illusion des sens; le Christ ambulant, mangeant, souffrant, était un fantôme.

Ne racontait-on pas que son disciple Jean, voulant le toucher, avait avancé son bras dans le vide, sans rencontrer aucune résistance ? Clément d'Alexandrie allègue, à cet

effet, une tradition johannique, et c'est dans les *Actes* apocryphes de saint Jean que ce docétisme extravagant a trouvé sa plus complète expression.

Une conséquence logique de cette conception du docétisme, c'est qu'il n'a pu naître qu'en pays hellénique, à Alexandrie, à Antioche, à Ephèse, loin des lieux et des hommes qui avaient été témoins de la vie matérielle de Jésus et de sa mort, dans des cercles où la croyance à sa divinité ne souffrait pas de contradiction.

Or, c'est précisément le contraire que nous montrent les textes. Le docétisme *extrême* est né en Palestine; le docétisme *extrême* est qualifié de judaïsant. Je dis *le docétisme extrême,* car il a existé des formes atténuées et philosophiques du docétisme; mais je parle ici de ce docétisme radical et très ancien dont les docteurs alexandrins et les *Actes* de saint Jean (première moitié du IIe siècle) nous ont conservé le souvenir.

Pour démontrer que ce docétisme radical est palestinien, nous pouvons alléguer des preuves sans réplique. D'abord, il y a la phrase bien connue de saint Jérôme : « Alors que plusieurs des apôtres vivaient encore, alors que le sang du Christ n'était pas encore sec en Judée, il se trouvait des gens pour affirmer que le corps du Seigneur était un fantôme. » (*Adv. Lucifer,* § 23). On dira peut-être que saint Jérôme est un auteur tardif; mais son témoignage est absolument confirmé par saint Ignace (vers 115), qui combat en plusieurs passages le docétisme et l'accuse de *judaïser :* « Saint Ignace, dit Mgr Batiffol, révèle un autre aspect du docétisme, à savoir ses attaches avec le judaïsme. On croit, en effet, qu'Ignace n'a pas eu affaire à deux mouvements, l'un docète, l'autre judaïsant, mais à un seul mouvement qui était ensemble docète et judaïsant. Les hérétiques d'Ignace vivent suivant le judaïsme, alors que nous devons vivre suivant le Christ. « Quelle absurdité, écrit-il, d'avoir sur les lèvres Jésus-Christ et de judaïser! » Et encore : « Si quelqu'un vous enseigne le judaïsme, ne l'écoutez pas. Mieux vaut entendre le chris-

tianisme enseigné par un circoncis que le judaïsme par un incirconcis. » Il ne s'agit pas d'un judaïsme de pratique, qui consisterait à observer le sabbat ou la circoncision, mais d'un judaïsme de foi, qui est prêché par un incirconcis. » (*Revue biblique,* 1911, p. 180-181.)

L'incirconcis, c'est-à-dire le chrétien qui enseigne le « judaïsme », c'est, pour saint Ignace, le professeur de docétisme. Mais le judaïsme qu'il enseigne n'est pas *tout* le judaïsme; ce n'est ni le judaïsme rituel, ni la foi juive; c'est une opinion particulière qui est celle des Juifs ou qui, sur un point important, s'inspire de la leur. Cette opinion, Ignace ne nous la révèle pas d'une façon expresse, mais indirecte. Les chrétiens qui l'enseignent « ne parlent pas de Jésus descendant de David et fils de Marie, qui a été enfanté vraiment, qui a mangé et bu, qui a souffert vraiment sous Ponce-Pilate, qui a été crucifié vraiment et est mort, qui est ressuscité vraiment des morts ». — Vous, dit Ignace aux Smyrnéens, vous ne doutez pas que le Christ soit vraiment descendant de David selon la chair, vraiment enfanté d'une vierge, baptisé par Jean, vraiment percé de clous pour nous dans sa chair au temps de Ponce Pilate et du tétrarque Hérode. »

Le docétisme chrétien est donc très nettement une façon de concilier l'idée chrétienne du Christ divin et spirituel, sans laquelle il n'y a pas de christianisme, avec un *x* judaïque. Comment cet *x* pouvait-il être formulé par les Juifs, dont ces chrétiens docètes subissent la pernicieuse influence ? Evidemment ainsi : « Le Jésus dont vous nous parlez n'était pas un descendant de David; il n'était pas fils de Marie; il n'est pas venu au monde; il n'a ni mangé, ni bu; il n'a pas été baptisé par Jean; il n'a pas été crucifié du temps de Pilate et d'Hérode; il nous est complètement inconnu. » Ceci n'était pas du docétisme, car l'idée même d'un *juif docète* est absurde, mais la négation circonstanciée de l'existence de Jésus à l'époque où les chrétiens plaçaient sa vie et sa mort.

Le docétisme radical des chrétiens du Ier siècle est donc

un expédient pour répondre à une insolente négation qui se produisait, chose remarquable, non pas à Ephèse ou à Alexandrie, mais sur le théâtre même de l'activité terrestre de Jésus, non pas un ou deux siècles après, mais presque au lendemain de sa mort.

« Oui, disaient ces docètes aux Juifs, vous n'avez pas connu Jésus en chair, par ce motif qu'il n'a pas existé suivant la chair; mais les apôtres et les foules des fidèles l'ont entendu, l'ont vu; on l'a vu sur la croix du temps de Pilate; on l'a vu ressuscité. C'était un fantôme divin, un être aérien et tout spirituel que les yeux ont vu, dont les oreilles ont perçu la voix, mais qui ne pouvait être saisi par le toucher. »

En présence des négations des Juifs palestiniens, les chrétiens avaient, semble-t-il, une manière plus simple de leur fermer la bouche sans recourir aux subtilités du docétisme : c'était de produire sur Jésus des témoignages, des documents authentiques, par exemple un acte du sanhédrin ou de la chancellerie de Pilate. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? J'hésite à répondre; mais peut-être n'existait-il pas de documents authentiques, ou n'avait-on pas encore songé à en produire d'autres. Cela expliquerait bien des choses : l'antériorité du docétisme par rapport aux Evangiles, comme le savait saint Jérôme; le caractère nettement anti-docète de nos quatre Evangiles, même du quatrième; la susceptibilité de l'Eglise en cette matière et la condamnation de l'Evangile de Pierre, parce qu'il s'y trouvait des traces de docétisme.

L'auteur d'une excellente vie de Jésus d'après les apocryphes, M. Walter Bauer, dit qu'il n'y a pas de trace, dans la littérature chrétienne ou antichrétienne, des premiers âges, de ce paradoxe déjà familier à Voltaire et repoussé par lui, qui nie la réalité historique de Jésus. En effet, si des textes aussi subversifs avaient existé, l'Eglise n'aurait pas permis qu'ils parvinssent jusqu'à nous, fût-ce dans les bas-fonds de la littérature juive, où les stupides calomnies du *Toledoth* lui ont paru à bon droit inoffen-

sives. Mais il me semble impossible de ne pas conclure, tant des assertions du docétisme radical que du reproche fait aux docètes de judaïser, à l'existence d'un parti juif, contemporain des apôtres et encore puissant au début du IIe siècle, qui déclarait ne rien savoir de Jésus. Encore une fois, ce n'étaient pas des docètes, ivres de la notion du Christ divin, mais des gens résolument hostiles à l'idée de la divinité de Jésus et qui contestaient aussi le Jésus terrestre. Les docètes *judaïsaient* en renonçant à croire en Jésus de chair; ils *christianisaient* en affirmant avec d'autant plus de force le Christ spirituel. A ces hommes dangereux, Ignace préfère encore le circoncis, qui, sans croire à la divinité de Jésus, admet du moins qu'il a existé et qu'il est mort sous Pilate. Ignace a raison; il a raison encore quand il s'écrie : « Si les actions du Christ ont été une apparence, à quoi bon souffrirai-je ? Car c'est pour souffrir avec lui que je souffre tout! »

On objectera peut-être que le docétisme est né en Palestine parce que les Juifs, dans l'attente du Messie glorieux, se montraient plus scandalisés que les gentils de la mort ignominieuse sur la croix. Mais il eût suffi, pour leur répondre, d'admettre que le Christ *crucifié* n'était qu'un fantôme, qui avait dépouillé son corps mortel au moment de la Transfiguration. Or, les textes de saint Ignace prouvent que le docétisme radical s'appliquait à la vie de Jésus tout entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ce n'est donc pas le « scandale de la croix » qui a pu le suggérer.

Les conclusions que je viens d'exposer sont graves; elles semblent offrir l'équivalent d'un document palestinien du Ier siècle, qui viendrait à l'appui du scepticisme intransigeant de Benjamin Smith. Je ne demande qu'à les voir discuter et réfuter; je respecte et j'écoute volontiers les théologiens; je les prie seulement de me répondre par des arguments, non par des injures, parce que je dois déjà à leur libéralité une ample collection de celles-ci et que j'ai besoin de ceux-là pour m'éclairer.

Salomon REINACH.

LETTRES A L'ÉDITEUR

Ma polémique avec M. Battaini.

Lille, 2 avril 1912.

Cher Monsieur,

J'avais d'abord eu l'intention de laisser le dernier mot à notre excellent ami Battaini. Mais, outre que je tiens à le remercier publiquement de sa cordialité, j'ai pensé qu'il était nécessaire de répondre brièvement à ses questions.

Il pense que je ne puis plus me dire catholique romain, parce que je ne suis pas ultramontain. Je suis avant tout, en matière religieuse, catholique, c'est-à-dire universaliste. De toutes les Eglises chrétiennes, l'Eglise de Rome est celle qui a le plus réalisé la catholicité : c'est elle qui me paraît le plus apte à devenir plus tard l'Eglise universelle que nous rêvons. C'est en ce sens seulement que je suis catholique romain. Je suis romain, parce que c'est la seule précision ajoutée à catholique qui ne soit pas restreignante, et parce que j'estime que c'est au sein de l'Eglise romaine que doit s'opérer, comme le veut mon sympathique contradicteur, *la rivoluzione per l'evoluzione.*

Quant à l'interprétation que donne Battaini de l'antiquité chrétienne (l'assimilation de l'Eglise à l'Empire), c'est bien celle de M. Harnack dans *Das Wesen des Christentums :* elle a été réfutée par M. Loisy dans *L'Evangile et l'Eglise.*

Enfin si le modernisme est un mouvement anonyme, il est également un mouvement original. Il est facile de voir qui Pie X a visé dans l'encyclique *Pascendi.* Tyrrell et M. Loisy étaient attachés à la tradition catholique. Cela est si vrai que M. Loisy en brisant avec l'Eglise a cessé de se déclarer moderniste. Qu'on lise aussi *Il Programma dei Modernisti,* on aura la même impression. Si le modernisme n'est pas différent du protestantisme libéral, pourquoi ne pas se dire protestant libéral plutôt que moderniste ?

« Le *Los von Rom,* radical sans doute comme solution, disait-on en février dans notre *Revue,* est nul au point de vue des résultats pratiques, c'est-à-dire, en tant que visant à affaiblir la puissance politique de Rome. » Arrachons donc l'Eglise aux théologiens scolastiques et aux gens du Vatican ; et, au lieu de les aider à la détruire, sauvons-la de leurs mains. Cette Eglise nouvelle sera le plus grand instrument de progrès religieux.

Pour une œuvre comme celle-là je marcherais volontiers de concert avec notre ami Battaini.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus cordiaux.

Pierre Couissin.

L'ancien-catholicisme et les modernistes.

Cher M. le Rédacteur,

Il y a quelques mois, je remarquai dans votre journal une lettre fort intéressante sur le « vieux-catholicisme et le modernisme »[1]. L'auteur de cette lettre désirait, et certainement avec beaucoup de raison, attirer l'attention des modernistes sur les Eglises catholiques libérales, où les prêtres empêchés de rester dans l'Eglise catholique romaine, pourraient exercer encore leur ministère et continuer leur œuvre de réforme catholique. J'avais espéré que d'autres voix s'éléveraient en faveur d'une question aussi importante, et qu'elle provoquerait maintes réponses... rien ne vint... Et pourtant le vieux-catholicisme n'est pas près de sombrer ; il est nécessaire, obligatoire à l'avancement de la réforme de l'Eglise.

[1] Cette lettre, dont M. Barber a fort bien saisi la véritable portée, était non seulement restée sans réponse de la part des principaux intéressés, — ceci en dépit de quelques adhésions particulières, — mais elle avait même été comprise, par la plupart, de la désastreuse façon.

En effet cette proposition, suggérée par le désir sincère d'être utile aussi bien aux modernistes qu'aux vieux-catholiques, et dont la *Revue* n'entendait d'ailleurs nullement assumer la responsabilité, provoqua l'ire de certains coryphées du catholicisme national. L'auteur ayant risqué quelques remarques sur la rivalité de cette confession spécialement à Genève (où elle périclite, hélas !), ils s'en vengèrent en se désabonnant, tout comme on fait dans la politique de clocher.

Grande fut notre surprise, mais plus encore notre tristesse à la manifestation d'une mentalité aussi rétrécie et s'irritant à la moindre critique. Cléricalisme pour cléricalisme, nous préférons encore celui de Pie X ; tout au moins garde-t-il pour lui la tradition et la logique.

N. de R.

D'autre part, si les modernistes doivent, autant que possible, rester dans l'Eglise romaine et y faire « toute leur œuvre », il est non moins avéré que bien des prêtres et des laïques, se sentent dans l'impossibilité d'y demeurer.

Je me souviens que certain moderniste italien leur donnait jadis le conseil, pour ce qui concernait l'Italie, de se réfugier dans l'ancienne Eglise vaudoise, aujourd'hui moins étroite qu'autrefois et plus réellement catholique, et pour les autres pays, recourir à l'ancien-catholicisme, où ils seraient certainement les bienvenus et pourraient exercer librement leur sacerdoce et travailler à réaliser leur noble idéal et à le faire rayonner sur l'Eglise entière.

Devenir vieux-catholique c'est rester catholique ; l'ancien-catholicisme a déjà bien souffert pour sa liberté. On peut voir par ailleurs, du reste, qu'il surgit ci et là avec une énergie renouvelée ; le temps du sommeil est passé. Dans l'Eglise de Hollande, dans certaines Eglises vieilles-catholiques de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Autriche, des tendances se dessinent, adaptées, il est vrai, aux besoins de l'heure. Dans la Pologne russe, l'Eglise des mariavites dénote une énergie merveilleuse et a déjà produit une réforme non-seulement spirituelle, théologique et ecclésiastique, mais encore sociale, industrielle et éducative.

Donc l'ancien-catholicisme vit encore, et s'affirme toujours plus rigoureusement. Combien il est regrettable que les modernistes l'ignorent ! L'union fait la force ! Ils pourraient infuser à l'ancien-catholicisme une nouvelle force, lui donner plus d'influence, et en faire un centre vraiment catholique, vraiment évangélique, vraiment libéral.

J'avais l'honneur d'être l'ami du Père Tyrell durant les deux dernières années de sa vie. Il me parlait beaucoup de l'ancien-catholicisme ; il songeait à une alliance des Eglises vieilles-catholiques et anglicanes ; il fondait le plus grand espoir en l'avancement de l'ancien-catholicisme. Ah ! qu'il serait à désirer que d'autres modernistes suivissent son exemple.

(rév.) George E. Barber,
1, Harvington Square, London, N. W.

BIBLIOGRAPHIE

Mario Puglisi, **Gesù e il Mito di Cristo**, Bari, Gius. Laterza & Figli, 1912, 1 vol in-8°, 279 pages, prix : 4 fr.

L'auteur. après avoir exposé l'hypothèse mythique par laquelle une école récente tend à remplacer l'existence historique de Jésus, soumet à une critique serrée et objective la crédibilité des témoins et des documents témoignant de cette réalité historique. Tout en admettant le travail de la légende, brodée autour des origines du christianisme, l'auteur n'a pas grand peine à démontrer l'insuffisance et l'arbitraire des conclusions hypercritiques. Ce livre. très documenté sur toute la bibliographie du sujet et les résultats de la science biblique et historique, est indispensable à tout ceux qui veulent connaître la question sous son vrai jour et dans toute sa portée, ou même à ceux qui s'occupent simplement de questions religieuses.

Romolo Murri, **L'Anticlericalismo**, Rome, Libreria editrice Romana, 1912, 1 vol. in-8°, 85 pages, prix : 1 fr. 25.

L'honorable Murri traite, dans cet opuscule, des origines, de la nature, des méthodes et des buts pratiques de l'anticléricalisme. Il tient le cléricalisme pour l'exagération de l'élément « institutionnel » dans la société religiseuse, lequel doit être complété par l'élément personnel, et revendique ainsi l'individualité du fait religieux. L'anticléricalisme ne nie point les religions ou la religion, mais est une réaction de la conscience religieuse contre les religions extérieures, au moment où ces dernières deviennent des obstacles et de la tyrannie. La question de l'anticléricalisme et sera encore longtemps à l'ordre du jour dans la conscience moderne. La brochure de l'honorable Murri pourra donner, à ceux qui se préoccupent du progrès de la société humaine, des définitions fort exactes et des suggestions fécondes.